

NOUVEAU JOURNAL

HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

DEDIÉ AU ROI.

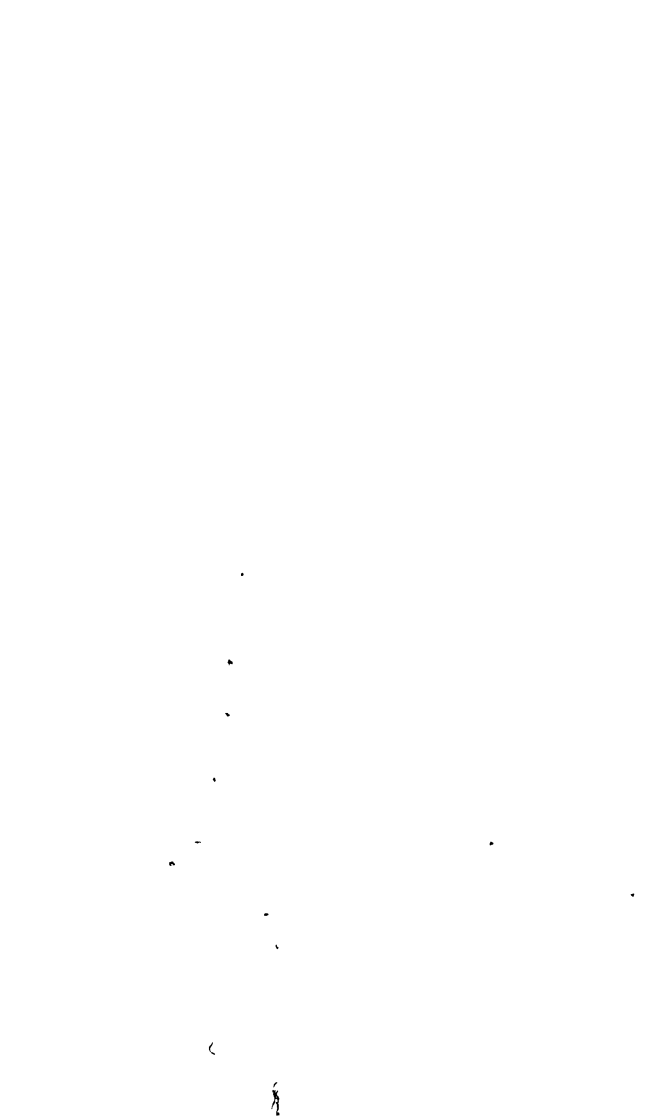
NOVEMBRE 1775.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.







NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

NOVEMBRE 1775.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

L. *Éphémérides salutaires, ou recueil de tout ce que les différentes branches de l'art de guérir offrent de plus nouveau, de plus utile, & de plus certain, chez les nations savantes. Ouvrage destiné à servir aux progrès & à l'histoire de la médecine & de la chirurgie, & utile à ceux qui cultivent ces arts par état, par nécessité, & par goût.*

Scire potestates herbarum, usumque mēdendi
Maluit, & mutas agitate inglorius artes. VIRG. (*)

Yverdon, chez la Société Typographique,

PROSPECTUS. L'ouvrage que nous offrons au public ne sera point, à proprement parler,

(*) Nous donnons ici ce prospectus tel qu'il

une production de notre plume. Notre mérite se bornera à recueillir , à traduire , & à ranger les choses de maniere a rendre le tout utile & agréable. Nous nous étions d'abord proposé de travailler nous-mêmes d'après un plan donné ; mais nous avons compris sans peine , qu'il ne nous serait pas possible de faire mieux qu'un Murray , un Richter , un Unzer , & d'autres grands maitres en ce genre. Il ne nous en a pas fallu davantage pour nous engager à sacrifier la petite gloire d'être auteurs , à la certitude de nous rendre décidément utiles à la société , en traduisant des ouvrages qui réunissent tous les suffrages. Un homme célèbre du siècle passé , Perrot d'Ablancourt , avait coutume de dire , " que pour servir sa patrie , il valait mieux traduire de bons livres , que d'en faire de nouveaux , qui le plus souvent ne disent rien de neuf „. Sans entrer dans d'autre examen sur cette opinion , nous avons cru devoir nous y conformer. On a remarqué tant de fois , que certains auteurs auraient mieux fait de traduire les ouvrages qui traitaient

a été publié par la société littéraire & typographique d'Yverdon. Elle annonce que ce nouvel ouvrage périodique commencera au premier janvier prochain. Il en paraîtra régulièrement toutes les six semaines un volume de 450 pages in-8°.

des sujets sur lesquels ils ont écrit, que nous ne voulons pas nous exposer à la même critique, lorsque nous connaissons des ouvrages qui répondent complètement aux vues que nous avons manifestées dans le titre de ces éphémérides.

Nous diviserons chaque volume des éphémérides en quatre sections. La première sera destinée à la médecine pratique, la seconde à la chirurgie, la troisième aux institutions de médecine, & la quatrième aux nouvelles médicales & chirurgicales. Cet arrangement nous paraît nécessaire pour établir un certain ordre dans ce recueil. C'est ainsi, par exemple, que les mémoires des académies sont partagés en autant de parties qu'il y a d'objets généraux qui divisent les travaux de ces illustres sociétés.

PREMIERE SECTION. *Médecine pratique.*

Des auteurs distingués prétendent qu'un médecin praticien doit posséder à fond toutes les parties de l'immense corps de la médecine. Il en est d'autres, non moins distingués, qui bornent ses études à la seule pratique. Les premiers demandent l'impossible, & les autres ne peuvent guere faire de leurs praticiens que des empiriques aveugles. Pour peu qu'on réfléchisse sur l'influence que les diverses parties de la science médicale ont dans la pratique, on verra que

une production de notre plume. Notre mérite se bornera à recueillir , à traduire, & à ranger les choses de manière à rendre le tout utile & agréable. Nous nous étions d'abord proposé de travailler nous-mêmes d'après un plan donné ; mais nous avons compris sans peine, qu'il ne nous serait pas possible de faire mieux qu'un Murray, un Richter, un Unzer, & d'autres grands maîtres en ce genre. Il ne nous en a pas fallu davantage pour nous engager à sacrifier la petite gloire d'être auteurs, à la certitude de nous rendre décidément utiles à la société, en traduisant des ouvrages qui réunissent tous les suffrages. Un homme célèbre du siècle passé, Perrot d'Ablancourt, avait coutume de dire, " que pour servir sa patrie, il valait mieux traduire de bons livres, que d'en faire de nouveaux, qui le plus souvent ne disent rien de neuf „. Sans entrer dans d'autre examen sur cette opinion, nous avons cru devoir nous y conformer. On a remarqué tant de fois, que certains auteurs auraient mieux fait de traduire les ouvrages qui traitaient

a été publié par la société littéraire & typographique d'Yverdon. Elle annonce que ce nouvel ouvrage périodique commencera au premier janvier prochain. Il en paraîtra régulièrement toutes les six semaines un volume de 450 pages in-8°.

des sujets sur lesquels ils ont écrit, que nous ne voulons pas nous exposer à la même critique, lorsque nous connaissons des ouvrages qui répondent complètement aux vues que nous avons manifestées dans le titre de ces éphémérides.

Nous diviserons chaque volume des éphémérides en quatre sections. La première sera destinée à la médecine pratique, la seconde à la chirurgie, la troisième aux institutions de médecine, & la quatrième aux nouvelles médicales & chirurgicales. Cet arrangement nous paraît nécessaire pour établir un certain ordre dans ce recueil. C'est ainsi, par exemple, que les mémoires des académies sont partagés en autant de parties qu'il y a d'objets généraux qui divisent les travaux de ces illustres sociétés.

PREMIERE SECTION. *Médecine pratique.*

Des auteurs distingués prétendent qu'un médecin praticien doit posséder à fond toutes les parties de l'immense corps de la médecine. Il en est d'autres, non moins distingués, qui bornent ses études à la seule pratique. Les premiers demandent l'impossible, & les autres ne peuvent guere faire de leurs praticiens que des empiriques aveugles. Pour peu qu'on réfléchisse sur l'influence que les diverses parties de la science médicale ont dans la pratique, on verra que

quelques-unes en ont une plus marquée que d'autres, & qu'il en est qui sont pour ainsi dire de première nécessité. Il paraît donc naturel qu'un médecin praticien s'attache particulièrement à l'étude de ces sciences, & qu'un ouvrage qui lui est destiné en traite de préférence. Nous pensons qu'il serait inutile de faire ici le tableau de ces sciences pratiques. Il nous suffit d'observer que, quoique l'étude des hypothèses ne semble pas devoir entrer dans le nombre de celles d'un médecin praticien, elles ne laissent pas que de mériter quelquefois toute son attention. Blâmerait-on le rédacteur de ces éphémérides, s'il faisait mention d'une hypothèse qui pût faire naître l'idée de quelques expériences dans le goût de celles de M. Pringle sur les substances septiques & antiseptiques, ou de celles de M. Pristley sur ce qu'il appelle *l'air fixe* ?

SECONDE SECTION. *Chirurgie.*

Deux choses sont de la plus grande importance pour les progrès de la chirurgie : les observations de pratique, & les préceptes de la théorie. Il n'est, sans doute, personne qui ne sente toute l'utilité des observations. Mais on ne convient pas aussi généralement de celle de la théorie. Cela vient de ce qu'on confond les théories empruntées des sciences étrangères avec la vraie théorie,

la seule qui soit digne de ce nom. Celle-ci, en n'offrant que les résultats d'un nombre suffisant d'observations analogues, est infiniment utile pour la pratique même de la chirurgie. Des principes fondés sur cette théorie, forment ce qu'on appelle la chirurgie médicinale : ils dirigent & éclairent la marche de l'artiste ; & sans eux, il reste confondu dans la tourbe des empiriques qui ne connaissent qu'une routine aveugle. L'histoire des opérations qui présentent quelque chose de remarquable, mérite encore d'occuper une place dans cette section des éphémérides. Du Moulin, célèbre médecin de la faculté de Paris, avait pris pour devise, *consilium in arena* : tout chirurgien en doit faire la sienne. Il importe qu'il sache prendre un parti sage & décidé dans ces cas imprévus, où il n'a de ressource que dans son propre génie. Les opérations qui offrent des exemples de cette nature sont, sans contredit, très-propres à développer dans chaque artiste cet heureux don du génie qui doit venir alors à son secours.

TROISIEME SECTION. *Institutions de médecine.*

Le but de cette section est de donner un cours de médecine à l'usage des gens du monde. Nous pensons que rien n'est plus essentiel que d'avoir quelques notions d'une

science qui touche de si près au bonheur des hommes. Est-il quelqu'un qui puisse ignorer combien il est avantageux de connaître sa constitution physique, & de savoir se conduire en conséquence? Qu'il jette un coup-d'œil sur la vie de Louis Cornaro, d'une illustre maison de Venise. Accablé d'infirmités, il étudie l'hygiène, & apprend à prolonger au-delà d'un siècle, une existence qu'il croyait près de son terme. La connaissance de la science médicale est sur-tout utile pour apprendre à distinguer le vrai médecin de celui qui en usurpe le nom. Le masque sous lequel se cache l'ignorant, tombe aux yeux de l'homme instruit, & on ne risque pas de se livrer à ses soins meurtriers. Plusieurs auteurs ont proposé divers moyens pour détruire la funeste tyrannie des charlatans; nous sommes surpris qu'ils n'aient pas donné assez d'attention à celui de répandre les connaissances médicales parmi les citoyens de toutes les classes. Ce moyen nous paraît plus efficace & pour le moins aussi simple que tous ceux qu'on a imaginés.

QUATRIÈME SECTION. *Nouvelles médicales & chirurgicales.*

Il serait inutile de développer l'objet de cette section; son titre le donne assez à connaître. Nous nous bornerons à observer que toutes les nouvelles productions littéraires

dont il sera question , auront déjà vu le jour lorsque nous en parlerons. Le public est revenu de tous ces avant coureurs littéraires qui ne semblent faits que pour être démentis. Il fait que le cabinet des gens de lettres est un sanctuaire fermé aux curieux , & il ne sera pas surpris de ce que nous ne cherchons point à y pénétrer.

Après ce qui vient d'être dit , nous croyons le lecteur suffisamment au fait du plan général de nos éphémérides. Il ne s'agit donc plus que de lui donner une idée de la manière dont il sera exécuté. Nous ne parlerons que des trois premières sections ; & ce que nous allons dire de celles de la médecine pratique, devra aussi s'entendre de celle de la chirurgie. Les deux sciences qui en font le sujet , ont assez de rapport entr'elles , pour que la même méthode puisse être employée pour toutes les deux.

Il aurait paru assez simple , pour remplir les vues des deux premières sections , de faire des extraits de livres , & de les ranger selon l'ordre des matières. Nous aurions peut-être adopté cette méthode , si nous eussions travaillé d'après notre plan particulier. Mais nous sentons maintenant qu'elle est sujette à un grand nombre d'inconvéniens qu'on évite en ne donnant , ainsi que le font MM. Murray & Richter , que des ana-

lyses suivies des livres nouveaux de médecine & de chirurgie. Il ne faut d'ailleurs qu'une bonne table des matières, telle que celle qu'on trouvera à la fin de chaque volume de ces éphémérides, pour rassembler les sujets du même genre, & les trouver sur-le-champ.

On comprend que des analyses propres à tenir lieu d'extraits, doivent être bien différentes de celles qu'on est accoutumé de lire, & qui sont faites pour cette classe de lecteurs qui ne cherchent qu'à satisfaire la curiosité du moment. Voici les principales qualités qui nous paraissent devoir distinguer celles qui conviennent à ces éphémérides.

1^o. Un médecin ou un chirurgien qui cherche à s'instruire, veut avoir, avant tout, une idée complète de ce que contient le livre dont on lui parle. Il est même des cas où l'on doit entrer dans des détails assez grands pour qu'il ne soit pas nécessairement obligé d'avoir recours au livre même : c'est, par exemple, lorsqu'il est difficile de se le procurer, ou qu'il est écrit dans une langue qu'on suppose qu'un Français ne connaît pas, comme la suédoise, l'hollandaise, &c. Le plan d'un auteur, la marche progressive de ses idées, le développement de ses preuves, &c. ne sont pas des objets indifférens

pour la classe des lecteurs dont il s'agit : mais il est incontestable qu'ils ne doivent être placés qu'au second rang , lorsqu'ils ne font pas le mérite essentiel d'un ouvrage. Des analyses faites de cette manière ont tout le rapport possible avec les extraits, & nous croyons qu'elles doivent être précieuses pour ceux qui connaissent leur utilité dans l'étude des sciences.

2°. Le travail analytique destiné à des gens instruits , suppose un choix judicieux. Rapporter indistinctement tout ce qu'un livre contient , ce serait souvent dire des choses qu'ils connaissent assez ; ce serait tomber dans le fatras de ces compilations lourdes & indigestes , où le mauvais ternit l'éclat du bon , & où tout est entassé sans érudition , & sans discernement. Le plan que nous avons donné des deux premières sections est fait pour diriger le choix : la nouveauté & l'utilité des objets doivent seules le fixer.

3°. L'abondance des mots, toujours inutile , serait ici entièrement déplacée. Mais s'il ne doit point y avoir un mot de trop , il ne faut pas non plus en omettre aucun aux dépens de la clarté. C'est le moyen de n'être jamais inintelligible , de rendre son ouvrage plein au possible , pour nous servir des termes de Montagne , & de faire qu'on puisse se passer des livres dont on donne l'analyse.

4°. Une critique éclairée & décente est permise à tout écrivain. Pourquoi n'ajouterait-on pas ses propres découvertes à celles d'autrui, & pourquoi ne corrigerait-on pas des erreurs manifestes, avec les égards que se doivent les honnêtes gens? On sait que la critique est bien éloignée de la satire. La première est un flambeau dont la bonne foi se sert pour chercher la vérité & découvrir les erreurs; l'autre est une arme empoisonnée qui se replie presque toujours contre celui qui s'en sert. Malheur à tout rédacteur qui trempe sa plume dans le fiel, & qui se regarde avec l'abbé Des Fontaines comme un pirate d'Alger (*)! Il ne faut être ni adulateur, ni méchant. " Je donne mes réflexions, dit un des auteurs de nos éphémérides, sans me rendre coupable d'une basse adulation ou d'une critique mordante. Si même tombe entre les mains des écrits dans lesquels tout me déplaît, je les passe sous silence, plutôt que de les condamner par une décision sentencieuse, ou de consacrer à leur

(*) L'abbé Des Fontaines écrivit à M. l'abbé Prevot qui lui avait fait présent de sa traduction des lettres familières de Cicéron: " Je fais cas de votre ouvrage; j'en ferai un extrait comme il faut: vous me pardonnerez bien si j'y fais quelques remarques critiques. Alger mourrait de faim, si Alger était en paix avec tout le monde."

réfutation une place que d'autres objets pour-
raient occuper plus utilement ».

5°. Les sciences sont cultivées aujourd'hui chez toutes les nations du monde policé. Chaque pays a produit des chef-d'œuvres dans presque tous les genres. Cependant il est des pays où certaines sciences fleurissent plus que dans d'autres. Cette différence, quelle qu'en soit la cause, fait qu'on trouvera un très-grand nombre d'analyses de livres français dans la section de la chirurgie, & beaucoup de celles de livres anglais, suédois & allemands, dans la section de la médecine pratique.

La troisième section demande d'être traitée différemment que les deux premières. Il faut donner à la diction toutes les graces & la vivacité dont le sujet la rend susceptible. Les gens du monde craignent les épines; ils veulent être conduits au sanctuaire des sciences par des chemins unis, où rien ne les arrête. Pour cet effet, l'auteur doit chercher à s'exprimer avec beaucoup de clarté. Il faut qu'il *tâche de s'entendre*, comme le disait M. de Fontenelle. Qu'il ne donne sur-tout que des morceaux détachés, & que la variété préside à son choix. C'est le moyen de ne point ennuyer. La Mothe a dit avec beaucoup de raison :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Il faut cependant qu'on apperçoive une certaine liaison entre les sujets qui dépendent les uns des autres. Mais cette liaison doit être semblable à celle qu'on emploie dans la méthode encyclopédique. Nous osons dire que M. Unzer ne laisse rien à désirer à tous ces égards & à bien d'autres encore.

L'utilité des éphémérides que nous annonçons, doit être démontrée après ce que nous venons de dire, & nous ne doutons pas que tout médecin & tout chirurgien ne les regarde comme un des principaux ouvrages de sa bibliothèque. Cependant on pourrait ne pas avoir fait attention qu'elles peuvent servir à plusieurs égards de supplément à l'*Avis au peuple*. Les objets de la pratique médicale & chirurgicale, traités de la manière qu'elles le feront ici, ne nous paraissent du moins pas au-dessus de la portée des personnes pour qui M. Tissot a écrit avec tant de grace & de succès. Outre que la lecture des institutions leur fournira quelques notions des sciences sur lesquelles se fonde l'art de guérir, celle des autres sections les mettra insensiblement au fait de cette multitude d'exceptions qui modifient les règles générales de la pratique. Elles apprendront encore quels remèdes les maîtres de l'art emploient dans chaque pays, contre ces maux cruels, qui semblent se rire de tous

les efforts humains, & contre ceux qui, moins rebelles, font des ravages d'autant plus affreux, que leur cause nous reste long-tems ignorée.

II. *Elemens de la morale universelle, ou tableau des devoirs de l'homme considéré dans tous ses rapports. Par M. E. BERTRAND, ci-devant premier pasteur de l'église française de Berne, membre de plusieurs académies de l'Europe; avec cette épigraphe : Vis ad recte facta vocandi & à peccatis avocandi, non modo senior est quam ætas populorum & civitatum, sed æqualis illius cœlum atque terram tuentis & regentis Dei. CICERO, de legibus II. 4. Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1775, un volume in - 8°. de 220 pages. Second extrait.*

PAR-LA même que l'homme est un être intelligent qui a des idées de beauté & de difformité, d'utilité & de désavantage, il faut que le sentiment de sa perfection lui fasse éprouver un mouvement de satisfaction, de plaisir & d'approbation; & le sentiment de sa défecuosité, un mouvement d'improbation & de mécontentement. Tous les faits allégués pour prouver qu'il y a beaucoup de gens en qui ces sentimens sont

éteints, prouveraient seulement qu'il y a beaucoup d'hommes corrompus.

L'homme ne se déterminant jamais sans cause, les raisons qui fléchissent sa volonté sont des *motifs*; & l'*obligation* naît de la liaison de ces motifs avec les actions à faire ou à omettre. D'où résulte l'idée de la *loi*, qui est la règle à laquelle nous devons conformer nos actions libres.

Ces *motifs* sont soumis à l'homme intelligent par la raison & l'expérience. Ils sont tirés du perfectionnement de notre ame, de la conservation de notre corps, de l'amélioration de notre état extérieur.

Lorsque les suites d'une action sont avantageuses, ces suites en sont la *récompense naturelle*. Si au contraire elles sont défavorables, le mal qui en résulte en est la *peine naturelle*. Cette liaison des récompenses & des peines aux bonnes ou aux mauvaises actions, est disposée par la Sagesse divine.

La *vertu* renferme la disposition de l'*ame* de conformer ses actions à la loi, avec l'*habileté* & la *force* nécessaires pour la remplir avec constance. Envisagée dans ses effets, c'est l'habitude d'obéir à la loi. Le *vice* est la disposition ou l'habitude de violer la loi.

Pour acquérir l'habitude de la vertu, il faut dès sa jeunesse se former des idées justes
&

& distinctes de ce qui est bon, utile, convenable, & par-là même vertueux. Il faut en second lieu, acquérir l'habitude d'examiner avant que d'agir. C'est souvent par la dissipation de l'esprit que l'on s'accoutume à mal faire. Il faut, 3°. pénétrer son cœur de l'amour du bien, du goût de la vertu, & de l'attachement à l'ordre. Il faut, 4°. apprendre à régler ses passions, examiner ses penchans, les appliquer à des objets convenables, proportionner leur activité au prix de ces objets.

Un *devoir* est une action à laquelle nous sommes obligés par une loi. En morale, nos devoirs ont trois objets, Dieu, nous-mêmes, & le prochain. Ils partent tous des mêmes principes, & aboutissent au même centre. Il est nécessaire que l'être intelligent s'aime lui-même; si cet amour est éclairé & conduit par la raison, il devient le principe de toutes les vertus, le motif des actions les plus généreuses. Il nous engage à aimer Dieu comme notre bienfaiteur, le seul être parfait, bon, puissant, éternel, capable d'assurer à notre âme la perfection dont elle est susceptible, & le bonheur qu'elle desire. Cet amour éclairé nous porte à aimer nos semblables, comme des êtres sans lesquels nous ne pourrions pas jouir ici-bas du bonheur dont nous sommes capables. Enfin l'amour de nous-même.

produit l'attachement à la vertu, source de la perfection de notre ame, principe de notre plus grand bonheur présent & à venir.

La *religion* est le sentiment de l'ame par rapport à Dieu. Des hommes amoureux de paradoxes ont dit que la *crainte* l'avait fait naître; c'est bien plutôt la confiance, l'espérance, l'amour & la reconnaissance, qui l'ont produite. En vain cherchons-nous à nous rendre heureux par nous-mêmes, ou par les créatures. Notre bonheur dépend de celui de qui viennent tous les biens dont nous jouissons, de qui nous attendons tout ce qui nous manque. Voilà le principe de la *religion naturelle*, que la *religion révélée* a rendu plus clair, mieux développé, & qu'elle a appuyé sur des faits plus sensibles.

Il nous importe de connaître ce Dieu par fait; & cette *connaissance* est le premier devoir de la créature intelligente. Les idées de l'esprit doivent produire dans le cœur des sentimens qui y répondent. Ainsi l'idée de la bonté de Dieu & de la perfection de son caractère moral, fait naître des sentimens d'*amour*; celle de sa miséricorde, de *reconnaissance*; celle de sa sagesse, de *résignation*; celle de son autorité, de l'*acquiescement* à sa volonté; celle de sa puissance, une *confiance* entière. Tous ces sentimens réunis dans l'*amour*, forment le *culte intérieur* dû à ce grand Etre.

Le *culte extérieur* est l'expression simple & naturelle, par des paroles ou par des actes, de ces mouvemens d'une ame touchée; actes qui sont tous renfermés dans l'*adoration*.

Puisque tous les hommes sont tenus à remplir des devoirs si justes, il faut qu'il y ait un *culte public*, destiné à adorer en commun le maître du monde, l'auteur & le conservateur de la société.

Il convient par-là même qu'il y ait des *tems* & des *lieux* destinés à remplir ce culte public, & des *personnes* consacrées pour le diriger, sur-tout pour développer les justes idées qui servent de base à tout culte raisonnable.

La doctrine des *rétributions* est un motif perpétuel à remplir tous nos devoirs envers Dieu. Chacun peut se l'appliquer à soi-même; mais personne ne doit en faire l'application à autrui.

Lors donc que les magistrats se sont cru autorisés à punir les pensées & les erreurs, à venger la Divinité; à punir les fautes commises contre la Majesté divine, à réprimer les idées aussi bien que les actions, ils ont passé leur pouvoir, ils se sont rendu coupables d'injustice ou de tyrannie.

La *superstition* attachant un mérite distingué à des pratiques extérieures, a substitué des rites souvent absurdes à des devoirs réels.

De là l'animosité des sectes, les condamnations réciproques, les disputes aigres, les persécutions, les guerres de religion. Chez les peuples sauvages, comme chez les peuples policés, la superstition est née de l'intérêt des prêtres, & de la crainte du mal, accompagnée de l'ignorance des causes du mal & de ses remèdes.

La piété renferme donc tous les sentimens que nous devons à l'Être suprême. Les expressions déterminées de cette piété dans la religion naturelle, sont les actes de bienfaisance. Les expressions arbitraires sont les différens rites raisonnables, auxquels il est de la sagesse de se soumettre. L'expression déterminée dans la religion révélée, c'est la charité. Quant aux rites, dès que Dieu s'est révélé, il ne peut rien y avoir d'indéterminé. Servir Dieu selon ses préceptes positifs, sans y rien changer, c'est le devoir de l'homme instruit par la révélation.

Les devoirs de l'homme envers lui-même se rapportent premièrement à son âme. La perfection de l'âme consiste dans la justesse du raisonnement, dans la promptitude & la fermeté de la mémoire, dans la force de l'attention, dans la pénétration qui saisit facilement l'ensemble des circonstances, dans la sagacité qui prévoit ce qui en doit suivre. De toutes ces qualités résulte la prudence qui

fait discerner l'importance des fins & la convenance des moyens. La culture de l'esprit doit donc tendre à donner ces qualités à notre ame : sans cela, c'est une étude vaine & sans fruit.

L'amour de nous-même nous oblige en second lieu à prendre soin de la conservation de notre *vie* & de notre *santé*. Le droit de la *défense de soi-même* nous autorise à maintenir notre vie & nos droits contre quiconque les attaque. Cette loi ne justifie dans aucun cas l'usage d'un moyen qui nuirait sans nécessité à la personne dont on veut se garantir. D'ailleurs, dès qu'il y a une société civile, tous les membres doivent recourir au pouvoir du magistrat.

Dès qu'il est démontré que nous avons été placés sur cette terre pour exercer la vertu & nous préparer à une vie future, nous pouvons décider ce qu'il faut penser du *suicide*.

Personne ne peut s'appliquer avec succès à un objet de quelque importance, s'il peut être interrompu par des plaisirs grossiers ou par des amusemens frivoles, qui consomment une partie précieuse de son tems, qui étouffent les affections honnêtes, & qui dégradent les talens. Les *délassemens* sont nécessaires; mais l'intempérance, la volupté & la dissipation sont condamnables. L'*application*, l'amour du travail, est un devoir essentiel qui

nous fait préférer une occupation raisonnable aux vains amusemens & à l'oïfiveté.

Il est de notre devoirs d'améliorer notre état extérieur, quant aux richesses, par l'application, la diligence & l'industrie. C'est la *modération* & l'*ordre* qui conservent la fortune; c'est la *sagesse* qui nous apprend à en jouir. L'*économie*, qui est une juste proportion entre notre dépense & notre fortune, doit régler nos goûts & nos jouissances. Cette vertu est nécessaire pour conserver son indépendance, pour être en état de faire du bien aux autres, & pour n'être jamais tenté de s'écarter des règles de la justice.

Le véritable honneur consiste dans le jugement avantageux que des personnes raisonnables portent sur nous. Celui qui n'est pas sensible à l'opinion des autres, manque d'un ressort pour le porter au bien.

De ce jugement favorable des autres naît leur *estime*, qui procure toujours leur *confiance*, souvent leur *amitié*, ou leur *faveur*. Le *respect* est un sentiment d'approbation, qui concilie la *soumission*. La *vénération* est un haut degré de respect, qui attire les *hommages*.

Le *mépris*, au contraire, est un sentiment de blâme excité par des actions indignes. Le *ridicule* est un sentiment de critique, mêlé de gaité chez celui qui l'éprouve, & de plaisanterie contre celui qui en est l'objet.

Plus nous désapprouvons l'objet du ridicule, plus le sentiment approche du *dedain*. L'*indignation* est un sentiment de blâme accompagné de ressentiment. Le *courroux* est mêlé de haine de la part de quelqu'un qui se croit supérieur.

La supériorité de ceux que nous aimons, quand nous les comparons à nous-mêmes, produit la *déférence*. La supériorité de ceux que l'on hait, excite l'*envie*, sentiment aussi condamnable que pénible. La supériorité de ceux qui nous sont indifférens, produit la *mortification*.

Le vrai mérite doit être le fondement de la *louange*, pour qu'elle soit juste de la part de celui qui la donne, & flatteuse à celui qui en est l'objet. La *modestie* nous regle dans la recherche de ces louanges; mais l'*humilité* fait que nous nous estimons ce que nous valons. Le *présomptueux* a trop bonne opinion de soi. L'*orgueilleux* s'élève par-dessus les autres. Le *superbe* méprise ses semblables. L'homme *fier* a pour eux des manières hautes. L'homme *vain* cherche à se distinguer par des choses qui ne le rendent pas meilleur. L'*arrogant* vante & exagère ses talens, ses droits, ses avantages. Tous ces défauts font manquer l'estime des autres, que l'on voudrait obtenir. On se rend ainsi plus ou moins injuste envers ses semblables, que l'on blesse toujours sensiblement.

Dans les maux inséparables de l'humanité, il est des vertus qui peuvent améliorer notre état & en adoucir l'amertume. Le *courage* est la force de l'ame qui nous met en état de surmonter les difficultés, les dangers & les traverses. Il faut de la *constance* pour persévérer dans les entreprises, de la *résolution* pour résister aux obstacles, de la *prudence* pour les prévoir & les éviter, s'il est possible; de la *fermeté* pour les surmonter, de l'*intrépidité* pour conserver la *présence d'esprit* au milieu des dangers.

La *patience* nous soutient dans les maux, par l'idée d'une Providence bonne & sage, & par l'espérance d'une autre économie. Les inquiétudes, les soucis, les murmures & le désespoir sont opposés à la patience; ainsi que la timidité, la pusillanimité & la lâcheté sont opposées au vrai *courage*; mais il ne faut pas confondre la témérité avec le courage, ni l'insensibilité avec la patience.

(La suite au Journal prochain.)

III. *Abrégé de l'art d'accoucher, à l'usage des accoucheurs, des sages-femmes, & des meres de famille de la principauté de Montbéliard. Par M. BERDOT le fils, D. M. conseiller de S. A. S. monseigneur le duc*

régnant, &c. &c. 2 volumes in-8°. Bâle, chez Im-Hoff & fils, 1774.

CET ouvrage a paru sous les auspices & ensuite des ordres de S. A. S. le duc régnant de Wirtemberg. Ce prince a voulu remédier aux tristes abus qui résultent de l'ignorance des sages-femmes, qui n'ont pour l'ordinaire qu'une simple routine pour guide. Pour cet effet, S. A. S. a ordonné, non seulement que toutes les sages-femmes de sa principauté fussent astreintes à certaines règles, dont M. Berdot a fait le recueil; mais de plus-il a trouvé bon de charger ce digne médecin de composer l'abrégé que nous annonçons, pour l'instruction des matrones, & pour servir de texte aux leçons qui leur seront données.





S E C O N D E P A R T I E.
 N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S
 D E L' E U R O P E.

I. *Journal de lecture, ou choix périodique de littérature & de morale; avec cette épigraphe: Simul & jucunda & idonea dicere vitæ. HOR. A Paris, 1775, chez La Combe, libraire, rue Christine, in-8º.*

C'EST un nouveau journal qui paraît depuis quelques mois, & dont on publie une partie contenant 120 pages, tous les quinze jours. Le prix de la souscription est de 15 liv. pour 12 parties de l'ouvrage rendues franches de port par la poste. L'année entière sera par conséquent de 30 liv.

Ce journal diffère de tous les autres, & c'est peut être un des plus intéressans qui existent; les auteurs recueillent les meilleurs morceaux que l'on publie dans tous les genres de littérature & de philosophie, & les rassemblent dans ce recueil; ils fouillent dans les ouvrages qui paraissent, & en tirent les articles les plus intéressans, propres à former

le goût ou les mœurs; c'est un *ana*, neuf dans son genre, & bien supérieur à tous les autres par la nature des matières qui le composent, & leur variété.

La préface qui est à la tête de la première partie est très-piquante; c'est une suite de réflexions puisées dans différens écrivains que l'on nomme à la fin de chacune, & dont la réunion offre l'idée générale du but que se sont proposé les auteurs. Il y a plusieurs articles neufs, qu'on ne trouve nulle part. Nous citerons un de ceux-ci, qui fera sûrement plaisir à nos lecteurs. Il est intitulé, *le Sauvage*.

“ Vos enfans sont toute la journée autour de vous, disais-je à une dame d'une religion différente de celle que professoient les enfans, & ils savent que vous n'etes pas catholique: n'en disent-ils jamais rien? Jamais, répondit mon amie. Quelquefois ils m'ont demandé des éclaircissémens sur certains articles de foi. Alors je les ai renvoyés à leur père, leur disant qu'il ne convient pas aux femmes de rien décider sur des matières aussi graves. Du reste, je les exhorte en toute occasion d'aimer Dieu & leur prochain. En suivant ces conseils, mes enfans ne seront jamais dans l'erreur, & vivront en paix avec tous les hommes.

Mon amie parlait d'un ton pathétique,

dont l'expression allait jusqu'au cœur ; ses yeux étaient remplis de larmes.

Je pense toujours , ajouta-t-elle après quelques momens de silence , à un honnête ecclésiastique , qui passa de son propre mouvement chez les sauvages des Indes occidentales , moins pour les convertir , que pour les rendre meilleurs. Il me rendit souvent visite. La dernière fois qu'il vint me voir , nous nous mîmes par hasard à la fenêtre. Mes enfans jouaient dans la cour. Les bons enfans , dit-il , s'aiment bien ! Ils aiment également bien tout le monde : ils n'ont dans le cœur ni haine ni rancune. Si cela pouvait toujours durer ! Au moins s'il était possible de les porter continuellement à ne haïr personne , ni à cause de la naissance , ni à cause de la religion , pourvu qu'on ne leur eût pas fait de mal ! On trouve par-tout de bonnes gens ; & j'en ai eu des preuves parmi les sauvages. Cet honnête ecclésiastique me dit à ce sujet bien des choses. Mais voici un trait particulier , qu'il me rapporta.

Un soir que je revenais de la promenade avec les gens de ma maison , nous entendîmes à l'entrée d'un bois une voix plaintive : nous allâmes du côté de la voix ; & nous trouvâmes couché sous un arbre un sauvage avancé en âge , qui était épuisé de

fatigue & de besoin. Ce vieillard paraissait n'attendre que la fin de ses jours. D'abord il ne voulut pas nous parler : enfin , il nous dit d'un ton plaintif : hélas ! je me suis levé avec l'aurore , dans l'espérance de me rendre à mon habitation ; je me suis égaré ; il se fait tard , les forces me manquent , & je suis contraint de rester ici. Sans doute que je serai la proie des serpens ou des bêtes féroces , ou de mes ennemis. Ma pauvre femme ! mes pauvres enfans ! Il se désolait. Je le priai de nous accompagner. — Mais , dit-il , tu ne me connais pas. --- Je n'ai pas besoin de te connaître , lui répondis-je : viens. Nous l'emmenâmes dans ma hutte. Après qu'il eût pris de quoi réparer ses forces , je lui arrangeai un gîte près de mon lit ; une toile des Indes , tendue en forme de rideau , était la seule cloison qui nous séparât. Il se coucha. Au milieu de la nuit , un bruit me réveilla ; je crus l'entendre se lever : la peur me saisit ; j'écoute , & je connais bientôt quelle injustice ma frayeur lui avait faite. Jamais je n'oublierai ce trait. Le sauvage était à genoux en prières , & il s'exprimait à peu près en ces termes : O Dieu ! je te remercie d'avoir fait luire ton soleil sur ma route : je te remercie de ce qu'aucun serpent ne m'a piqué , de ce qu'aucune bête féroce n'a fondu sur moi , & de ce que mes ennemis ne m'ont pas ren-

contré : je te remercie de ce que ce bon étranger s'est présenté, & m'a conduit dans sa hutte. O Dieu ! quand cet étranger, ou ses amis, ou ses descendans, voyageront, fais luire ton soleil sur leur route ; garantis-les des serpens, des bêtes féroces & de leurs ennemis : & si quelqu'un d'eux s'égare & reste en chemin, fais qu'il se présente un homme aussi bon qui le mene dans sa hutte !

--- Telle fut sa priere. Voici celle que je fis :
Donne-moi, ô Dieu ! une petite place dans ton paradis à côté de ce sauvage. „

II. *Oeuvres completes de M. le comte DE BUFFON. A Paris, de l'imprimerie royale, & se trouve à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins. Tom. I & II, in-4°.*

L'HISTOIRE naturelle de M. le comte de Buffon, cet ouvrage important & justement célèbre, sera toujours un des plus beaux monumens des progrès de ce siècle dans la science de la nature. Nous ne nous arrêtons pas à répéter ici les éloges que lui a donné l'Europe entière ; la meilleure manière de le louer est de le nommer. L'ordre qu'on suit dans la nouvelle édition que nous annonçons, differe de celui des précédentes, en ce que la théorie de la terre est suivie de l'introduction à l'histoire de la minéralogie.

Il en a déjà paru trois volumes, dont nous rendrons compte successivement. Le premier qui va d'abord nous occuper, contient deux discours; l'un a pour objet la maniere d'étudier & de traiter l'histoire naturelle; l'autre contient l'histoire & la théorie de la terre. Les preuves de cette théorie sont consignées dans dix-neuf articles séparés, qui succèdent aux discours. Le volume est terminé par le résumé de ces preuves.

L'histoire naturelle embrasse tous les objets que présente l'univers. Leur prodigieuse multitude offre, à l'esprit humain un vaste spectacle, le plus digne, sans doute, de sa curiosité; mais l'étude de cette histoire exige des qualités rares, un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, un instinct laborieux qui ne dédaigne aucunes recherches. Il faut d'ailleurs la diriger par des préceptes; voici ceux que prescrit M. de Buffon.

Commencer par voir beaucoup & revoir souvent; apprendre à généraliser ses idées & à se former soi-même une méthode d'arrangement & des systèmes d'explication; parcourir ensuite successivement tous les objets qui composent l'univers, en mettant l'homme à la tête de tous les êtres créés; descendre par degrés de la créature la plus parfaite jusqu'à la matière la plus informe, de l'animal le mieux organisé jusqu'au minéral le plus brut.

Selon M. de Buffon, il est impossible de donner un système général, une méthode parfaite pour l'histoire naturelle entière, ni même pour une seule de ses branches; il en donne la raison, & la justifie par l'analyse des différens systèmes qui ont été faits sur la botanique, qu'il rapporte, & qu'il condamne. On ne doit tout au plus regarder les systèmes, que comme des signes dont on est convenu pour s'entendre; le vrai moyen d'avancer la science, est de travailler à la description & à l'histoire des différentes choses qui en font l'objet: or, pour bien décrire, il faut avoir vu, revu; comparé la chose qu'on veut décrire; sur-tout sans préjugés & sans idée de système.

Supposez un homme qui s'éveille tout neuf pour les objets qui l'environnent; placez cet homme dans une campagne, où les animaux, les plantes & les pierres se présentent à ses yeux: d'abord il confondra tout. Laissez ses idées s'affermir peu à peu: bientôt il distinguera la matière animée de la matière inanimée; & naturellement il arrivera à cette première grande division, *animal*, *végétal* & *minéral*. Comme il aura pris une idée nette de *la terre*, de *l'air* & de *l'eau*, il se formera en peu de tems une idée particulière des *animaux quadrupèdes*, des *oiseaux* & des *poissons*. Déjà ces connaissances
.. générales

général les peuvent le mettre à portée de juger les objets par les rapports qu'ils auront avec lui. Ceux qui lui seront les plus nécessaires, tiendront le premier rang dans l'ordre des animaux. Par exemple, il donnera la préférence au cheval, au chien, au bœuf, &c. Il s'occupera ensuite de ceux qui habitent les mêmes climats, comme les cerfs, les lievres, &c. Sa curiosité enfin le portera à rechercher ce que peuvent être les animaux des climats étrangers, comme les éléphants, les dromadaires, &c. Il en fera de même des poissons & des oiseaux, des insectes, des coquillages, des plantes & des minéraux. Il les étudiera à proportion de l'utilité qu'il en pourra tirer, & il les rangera dans sa tête relativement à cet ordre de ses connaissances. Tel est celui que M. de Buffon recommande de suivre à quiconque voudra apprendre l'histoire naturelle; tel est celui qu'il a suivi lui-même.

De toutes les méthodes artificielles que l'on a données pour la division des animaux, il n'y en a aucune qui ne soit sujette à beaucoup d'inconvéniens. M. de Buffon rejette, sur-tout, celle de M. Linnæus. Il l'analyse, & fait voir 1^o. que sa manière de diviser les animaux en six classes, est arbitraire & incomplète, puisqu'elle ne donne aucune idée de certains genres d'animaux qui sont

cependant très-étendus, comme les serpens, les coquillages, les crustacées. 2^o. Que les caractères généraux qu'il emploie, ont encore des défauts plus essentiels; tel est celui pris des mamelles pour la division des quadrupèdes. Selon M. Linnæus, les serpens sont des amphibies; les écrevisses, des insectes du même ordre que les poux & les puces; les coquillages, les crustacées, les poissons mous sont des vers, ainsi que les huitres, les moules, les courfins, &c. "En faut-il davantage, dit M. de Buffon, pour faire sentir combien toutes ces divisions sont arbitraires, & cette méthode mal fondée?"

M. de Buffon justifie ensuite les anciens du reproche que leur font les modernes de n'avoir pas fait de méthodes. Il prouve qu'ils étaient beaucoup plus avancés & plus instruits que nous dans l'histoire naturelle des animaux, & que les faits de cette histoire leur étaient bien plus familiers. Il ne balance point à dire qu'Aristote, Théophraste & Pline sont encore, à certains égards, les plus grands naturalistes qui aient paru.

Revenons au principal objet de ce discours. Le but essentiel qu'on doit se proposer d'abord, est donc, comme on vient de le voir, de s'assurer des faits particuliers par des descriptions exactes. Une grande mémoire, de l'assiduité & de l'attention suffisent pour

y arriver ; mais ensuite il faut tâcher de s'élever à quelque chose de plus grand. Il faut combiner les observations , généraliser les faits , les lier ensemble par la force des analogies , & parvenir ainsi aux moyens de distinguer comment les effets particuliers dépendent des effets généraux ; apprendre , en un mot , à comparer la nature avec elle-même. Pour cela , il faut en effet avoir de grandes vues , un coup-d'œil ferme , & un raisonnement formé plus encore par la réflexion que par l'étude. Il faut enfin cette qualité d'esprit qui nous fait saisir les rapports éloignés , les rassembler , & en former un corps d'idées raisonnées , après en avoir apprécié au juste les vraisemblances & les probabilités.

C'est alors qu'on a besoin de méthode pour conduire son esprit , de cette méthode qui soutient l'ordre des choses , qui guide le raisonnement , qui éclaire nos vues , les étend , & nous empêche de nous égarer. Les plus grands philosophes en ont senti la nécessité ; mais les uns ne nous ont laissé que l'histoire de leurs pensées , & les autres la fable de leur imagination ; de sorte que la méthode de bien conduire son esprit dans l'étude des sciences , est encore à trouver. Cette vérité donne occasion à M. de Buffon d'examiner combien la philosophie est négligée. Il fait

voir que les arts qu'on veut appeller sciences, ont pris sa place; que les méthodes de calcul, de géométrie, de botanique, d'histoire naturelle, les formules & les dictionnaires occupent tout le monde, & qu'on s'imagine en savoir davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions symboliques & des phrases savantes.

Après une longue digression sur cet objet, & dans laquelle M. de Buffon explique ce que l'on entend par le mot *vérité*, il examine ce que nous pouvons savoir de science évidente ou certaine, ce que nous ne pouvons connaître que par conjecture, enfin ce que nous devons ignorer.

Nous savons ou nous pouvons savoir, de science évidente, tous les rapports des nombres, des lignes, des surfaces, & de toutes les autres quantités abstraites; mais ces vérités, comme toutes les vérités mathématiques, auraient été perpétuellement de pure spéculation, si l'on n'avait pas trouvé les moyens de les associer aux vérités physiques. M. de Buffon considère les avantages de cette union, qui ne peut encore se faire que pour un très-petit nombre de sujets, pour ceux seulement qui sont susceptibles d'être considérés d'une manière abstraite, & qui par leur nature sont dénués de presque toutes les qualités physiques. "La plus belle &

la plus heureuse application qu'on en ait jamais faite, dit-il, est au système du monde ; & il faut avouer que si Newton ne nous eût donné que les idées physiques de son système, sans les avoir appuyées sur des évaluations précises & mathématiques, elles n'auraient pas eu à beaucoup près la même force. Il le répète, il est peu de sujets en physique où l'on doive appliquer les sciences abstraites ; il ne voit guere que l'astronomie & l'optique, auxquelles elles puissent être d'une grande utilité.

Il finit son discours par démontrer quels sont les inconvéniens où l'on tombe lorsqu'on veut appliquer la géométrie & le calcul à des sujets de physique trop compliqués, à des objets dont on ne connaît pas assez les propriétés pour pouvoir les mesurer. On est obligé dans tous les cas de faire des suppositions toujours contraires à la nature, de dépouiller le sujet de la plupart de ses qualités, d'en faire un être abstrait qui ne ressemble plus à l'être réel ; & lorsqu'on a beaucoup raisonné sur cet être abstrait, on croit avoir trouvé quelque chose de réel, on transporte ce résultat idéal dans le sujet réel, ce qui produit une infinité de fausses conséquences & d'erreurs. "C'est ici le point le plus délicat & le plus important de l'étude des sciences : savoir bien distinguer ce qu'il

ya de réel dans un sujet, de ce que nous y mettons d'arbitraire en le considérant, reconnaître clairement les propriétés qui lui appartiennent, & celles que nous lui prêtons, me paraît être, dit M. de Buffon, le fondement de la vraie méthode de conduire son esprit dans les sciences. On voit un heureux essai de cette méthode dans le discours suivant, qui traite de l'histoire & de la théorie de la terre.

Ce n'est ni la figure de la terre, ni son mouvement, ni les rapports qu'elle peut avoir à l'extérieur avec les autres parties de l'univers, que M. de Buffon considère dans ce discours; il ne s'agit que de sa constitution intérieure, de sa forme, & de sa manière. Nous ne le suivrons point dans ses recherches. Il nous suffit d'en rapporter les résultats.

La mer eut de tous les tems un mouvement de flux & de reflux causé par la lune. Ce mouvement s'exerce avec plus de force sous l'équateur que dans les autres climats. La terre a aussi un mouvement rapide sur son axe, & par conséquent une force centrifuge plus forte à l'équateur que dans toutes les autres parties du globe; ce qui prouve qu'elle n'est pas parfaitement sphérique, & qu'elle est plus élevée sous l'équateur que sous les poles.

Le flux, le reflux, les vents & toutes les autres causes qui peuvent agiter la mer, doivent produire, par le mouvement des eaux, des éminences & des inégalités dans le fond de la mer. Ces éminences peuvent avec le tems augmenter considérablement & devenir des collines, qui se trouveront, comme les ondes, qui les auront produites, dirigées du même sens. Ainsi il est probable que les montagnes & les inégalités de la terre ont été formées par le mouvement général du flux & du reflux. Mais comment est-il arrivé que cette terre que nous habitons depuis si long-tems, ait été autrefois un fond de mer ? M. de Buffon répond à cette question, par des faits appuyés d'observations, & en prouvant que la mer a dû & doit toujours gagner du terrain sur les côtes orientales, & en perdre sur les côtes occidentales. Il cite pour exemple, la mer Méditerranée, comme la plus grande irruption de l'Océan dans les terres. Cette irruption a été probablement produite par quelques causes accidentelles, comme serait un tremblement de terre, ou un violent effort de l'Océan causé par les vents. On en juge par le témoignage de Diodore de Sicile & de Strabon, qui ont écrit que la mer Méditerranée n'existait point autrefois.

Les eaux ayant couvert, & pouvant cou-

vrir encore successivement toutes les parties des continens terrestres , on ne doit plus être étonné de trouver par-tout des productions marines , & une composition dans l'intérieur , qui ne peut être que l'ouvrage des eaux.

Les tremblemens de terre ont produit encore des affaissemens considérables , qui concourent aussi à l'inégalité de sa surface & contribuent à changer l'intérieur du globe.

Les vents élèvent des montagnes de sable , ils en couvrent les plaines ; les eaux du ciel , les fleuves , les rivières & les torrens entraînent les terres , & forment des ravines profondes en coulant avec rapidité dans les plaines. •

Le tome second , qui sert de suite à l'histoire & à la théorie de la terre , qui fait l'objet du premier , contient une introduction à l'histoire des minéraux.

Cette introduction est divisée en deux parties. La première traite de la lumière , de la chaleur & du feu. La seconde traite de l'air , de l'eau & de la terre.

Viennent ensuite des réflexions sur la loi de l'attraction ; la partie expérimentale est expliquée dans sept mémoires différens qui contiennent encore ce volume.

Première Partie. M. de Buffon commence

par établir ses principes généraux , en réduisant les puissances de la nature à deux forces primitives : celle qui cause la pesanteur , & celle qui produit la chaleur. Selon lui , la force d'impulsion n'est qu'une force secondaire , subordonnée à ces deux forces. " Puisque l'impulsion, dit-il, ne peut s'exercer qu'au moyen du ressort , & que le ressort n'agit qu'en vertu de la force qui rapproche , il est clair que l'impulsion a besoin , pour opérer , du concours de l'attraction „. Mais cette impulsion dépend encore plus immédiatement , & plus généralement , de la force qui produit la chaleur , parce que c'est principalement par le moyen de la chaleur que l'impulsion pénètre dans les corps organisés ; c'est par la chaleur qu'ils se forment , croissent & se développent. Cette force qui produit la chaleur , M. de Buffon l'appelle force expansive ; celle qui cause la pesanteur , force attractive. Il pousse encore plus loin cette réduction des puissances de la nature , en examinant s'il ne serait pas possible de ramener la puissance même de l'expansion à celle de l'attraction , & de les réduire ainsi à une seule force primitive. Il s'arrête à cette opinion , que l'on peut regarder comme la base de son système de la théorie de la terre.

Ces principes posés , M. de Buffon exa-

mine ce que c'est que la lumière, la chaleur & le feu, si leur substance est la même, & si leurs propriétés ne diffèrent pas entre elles. Il remarque d'abord que le feu, quoique souvent lumineux, existe quelquefois sans apparence de lumière, mais jamais sans chaleur. La lumière au contraire brille souvent avec éclat, sans la moindre chaleur sensible. Elle subsiste par elle-même, & se trouve répandue dans les espaces immenses de l'univers; le feu ne subsiste qu'avec des alimens, & ne se trouve qu'en quelques points de l'espace. Si la lumière peut produire du feu, ce n'est qu'autant qu'elle tombe sur des matières combustibles. La chaleur existe tout aussi souvent sans lumière, que la lumière existe sans chaleur. Ainsi la lumière, la chaleur & le feu, sont trois objets distincts, trois choses absolument différentes. Nous nous arrêterons particulièrement sur ce que M. de Buffon dit de la chaleur, qu'il regarde comme une modification de la matière, qui diffère à la vérité moins que toute autre de celle de la lumière, mais qu'on peut néanmoins considérer à part.

La première observation que fait M. de Buffon sur la chaleur, c'est que son siège est tout différent de celui de la lumière. Celle-ci parcourt les espaces vuides de l'u-

nivers ; la chaleur, au contraire , se trouve généralement répandue dans toute la matiere solide terrestre ; & toutes les matieres fluides ou solides, dont il est composé, ont toutes une chaleur propre , très-grande , & plus grande que la chaleur qui nous vient du soleil ; ainsi l'on doit reconnaître deux sortes de chaleurs , l'une lumineuse , dont le soleil est le foyer immense ; & l'autre obscure , dont le grand réservoir est le globe terrestre.

De tous les élémens , la terre est celui sur lequel cette chaleur intérieure a dû produire & produit encore les plus grands effets. " On ne peut douter , dit M. de Buffon , que cette chaleur n'ait été originairement bien plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui : ainsi on doit lui rapporter , comme à la cause première , toutes les sublimateurs , précipitations , aggrégations , séparations , en un mot , tous les mouvemens qui se font faits & se font chaque jour dans l'intérieur du globe , & sur-tout dans la couche extérieure , où nous avons pénétré , & dont la matiere a été remuée par les agens de la nature , ou par les mains de l'homme ; car à une ou peut-être deux lieues de profondeur , on ne peut guere présumer qu'il y ait eu des conversions de matiere , ni qu'il s'y fasse encore des changemens réels. Toute la masse du globe ayant

été fondue , liquéfiée par le feu intérieur ; n'est qu'un verre ou coneret ou discret , dont la substance simple ne peut recevoir aucune altération par la chaleur seule : il n'y a donc que la couche supérieure & superficielle qui , étant exposée à l'action des causes extérieures , aura subi toutes les modifications que ces causes réunies à celle de la chaleur intérieure , auront pu produire par leur action combinée ; c'est-à-dire , toutes les modifications , toutes les différences , toutes les formes , en un mot , des substances minérales „

Dans la seconde partie , M. de Buffon examine ce que c'est que l'air , l'eau & la terre , & comment ces trois élémens peuvent concourir à la formation des minéraux. Pour donner une idée juste des procédés de la nature dans cette formation , l'auteur remonte à l'origine de la formation du globe , qui démontre qu'il a été fondu , liquéfié par le feu ; il considère ensuite que d'un degré immense de chaleur , il a passé successivement au degré de sa chaleur actuelle ; que dans les premiers momens où la surface a commencé de prendre de la consistance , il a dû s'y former des inégalités , telles que nous en voyons sur la surface des matieres fondues & refroidies ; que les plus hautes montagnes , toutes composées de matieres vitrifiables , exist-

teht & datent de ce moment, qui est aussi celui de la séparaion des grandes masses de l'air, de l'eau & de la terre; qu'ensuite pendant le long espace de tems que suppose le refroidissement, ou, si l'on veut, la diminution de la chaleur du globe au point de la température actuelle, il s'est fait dans ces mêmes montagnes, qui étaient les parties les plus exposées à l'action des causes extérieures, une infinité de fusions, de sublimes & de transformations de toute espece, par le feu de la terre, combiné avec la chaleur du soleil, & toutes les autres causes que cette grande chaleur rendait plus actives qu'elles ne le sont aujourd'hui; que par conséquent on doit rapporter à cette date la formation des métaux & des minéraux que l'on trouve en grandes masses & en filons épais & continus. Le feu violent de la terre embrasée, après avoir élevé & réduit en vapeurs tout ce qui était volatil, après avoir chassé de son intérieur les matieres qui composent l'atmosphère & les mers, a dû sublimer en même tems toutes les parties les moins fixes de la terre; les élever, les déposer dans tous les espaces vuides, dans toutes les fentes qui se formaient à la surface à mesure qu'elle se refroidissait. Voilà, selon M. de Buffon, l'origine & la gradation du gissement & de la formation des matieres vitrifiables, qui

toutes forment le noyau des plus grandes montagnes, & renferment dans leurs fentes toutes les mines de métaux & des autres matières que le feu a pu diviser, fondre & sublimer.

Après ce premier établissement encore subsistant des matières vitrifiables & des minéraux en grandes masses, que M. de Buffon attribue, comme on vient de le voir, à l'action du feu; l'eau qui jusqu'alors ne formait avec l'air qu'un vaste volume de vapeurs, commença de prendre son état actuel dès que la superficie du globe fut assez refroidie pour ne la plus repousser & dissiper en vapeurs; elle dut donc se rassembler, couvrir la plus grande partie de la surface terrestre, sur laquelle se trouvant agitée par un mouvement continu de flux & de reflux, par l'action des vents, par celle de la chaleur, elle commença d'agir sur les ouvrages du feu, elle altéra peu à peu la superficie des matières vitrifiables, elle en transporta les débris, les déposa en forme de sédiment; elle put nourrir les animaux à coquilles, elle ramassa leurs dépouilles, produisit les pierres calcaires, en forma des collines & des montagnes, qui se desséchant ensuite, reçurent dans leurs fontes les matières minérales qu'elle pouvait dissoudre ou charrier. Ainsi, pour établir une théorie générale

sur la formation des minéraux, M. de Buffon distingue ceux qui ont été produits par le feu primitif de la terre lorsqu'elle était encore brûlante de chaleur, ceux qui ont été formés du détriment des premiers par le moyen de l'eau; & enfin ceux qui dans des volcans ou dans d'autres incendies postérieurs au feu primitif, ont une seconde fois subi l'épreuve d'une violente chaleur.

« Ces trois objets, dit-il, sont très-distincts & comprennent tout le regne minéral; en ne les perdant pas de vue & y rapportant chaque substance minérale, on ne pourra guere se tromper sur son origine & même sur les degrés de sa formation; toutes les mines que l'on trouve en masses ou gros filons, dans nos hautes montagnes, doivent se rapporter à la sublimation du feu primitif: toutes celles au contraire que l'on trouve en petites ramifications, en filets, en végétations, n'ont été formées que du détriment des premières, entraînées par la stillation des eaux. »

La partie expérimentale qui suit cette introduction, contient des expériences sur les progrès de la chaleur dans les corps, dans les différentes substances minérales, sur la ténacité & sur la décomposition du fer, & sur différens objets qui tous sont relatifs au système dont nous venons de parler.

C'est sur les résultats de ces expériences que M. de Buffon a fondé tous ses raisonnemens.

III. Séance de l'académie de Rouen.

L'ACADÉMIE de Rouen doit distribuer au mois d'août 1776, trois prix, chacun de 300 livres.

Elle demande pour le prix d'histoire, *une notice critique & raisonnée des historiens anciens & modernes de la Neustrie & Normandie, depuis son origine, connus jusqu'à notre siècle, pour servir d'introduction à l'histoire générale de la province.*

Pour le prix d'éloquence, *l'éloge historique du parlement de Normandie, depuis Louis XII jusqu'à présent.*

Les mémoires, écrits lisiblement en français ou en latin, seront adressés, francs de port, à M. Haillet de Couronne, lieutenant-criminel du bailliage, secrétaire perpétuel. Ils ne seront admis au concours qu'autant qu'ils parviendront avant le premier juillet, 1776. Les auteurs sont prévenus de ne se point faire connaître. Les titulaires, associés & adjoints de l'académie, sont exclus du concours.



TROISIEME PARTIE.
PIECES FUGITIVES.

I. *Lettre modérée sur la chute & la critique du Barbier de Séville. Second extrait.*

MAIS vous donner ici l'extrait entier de la pièce, monsieur, serait douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisissez le dessein de l'auteur, & suivrez le fil de l'intrigue, à travers un léger dédale. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui se trompe, avec approbation & privilège, sur toute la conduite de cette pièce, vous y verrez que *tous les soins de l'auteur ne sont pas destinés à remettre simplement une lettre, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le soupçon; sur-tout à tromper un homme qui, sans cesse éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement, pour n'être pas désarçonné d'emblée.*

D

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-partout à Bazile, pour que lui seul & le notaire pussent entrer & conclure son mariage; vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable se joue de la confiance de son lecteur, ou se trompe au point d'écrire, & dans Bouillon encore: *le comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée.*

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux tuteur abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au contrat du comte, & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laisserez au critique à décider si ce tuteur était un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachait tout; lorsque lui critique, à qui l'on ne cachait rien, ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, aurait-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier acte annonce & déploie avec gaîté tous les caractères de la pièce: on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de

comédie dans la grande scene du second acte, où, malgré la défiance & la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, & à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré : je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scene de stupéfaction de Bazile, au troisieme acte, qui a paru si neuve au théâtre, & a tant réjoui les spectateurs : je n'en suis point surpris du tout.

Passé encore qu'il n'ait pas entrevu l'embaras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le comte avait dérobé la clef de la jalousie ; & comment l'auteur s'en démêle en deux mots, & fort, en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au spectateur. C'est peu de chose, en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la pièce, une des plus gaies qui soient au théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot, dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'alarmer ; ce qui pourtant est bien quelque chose, monsieur, dans un siecle où l'hyppocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs.

Très-volontiers. Tout cela sans doute pouvait n'être pas digne de l'attention d'un critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse & de plaisir ? Je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne saurait oublier sa mère !

Tu connais donc ce tuteur ? lui dit le comte au premier acte. *Comme ma mère,* répond Figaro. Un avare aurait dit : *Comme mes poches.* Un petit-maitre eût répondu : *Comme moi-même.* Un ambitieux : *Comme le chemin de Versailles.* Et le journaliste de Bouillon : *Comme mon libraire :* les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. *Comme ma mère,* a dit le fils tendre & respectueux.

Dans un autre endroit encore : *Ah, vous êtes charmant !* lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvait gaiement assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses, en revient toujours à sa bonne mère, & répond à ce mot, *vous êtes charmant ! --- Il est vrai, monsieur, que ma mère me l'a dit autrefois.* Et le journal de Bouillon ne relève point de pareils traits ! Il faut avoir le cerveau bien desséché, pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur, pour ne pas les sentir !

Sans compter mille autres finesſes de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on fait que les comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenné & petite amoureuse ; emplois de grands, moyens & petits valets ; emplois de niais, d'important, de croquant, de payſan, de tabellion, de bailli ; mais on fait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de bâillant. Qu'a fait l'auteur, pour former un comédien peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre ? Il s'est donné le ſoin de lui rasſembler dans une ſeule phraſe toutes les ſyllabes bâillantes du français : *Rien... qu'en... l'en... en... t'en... dant... parler* : ſyllabes en effet qui feraient bâiller un mort, & parviendrait à deſſerrer les dents même de l'envie.

Et cet endroit admirable, où, preſſé par les reproches du tuteur qui lui orie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle ! Que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniffe ; & va te coucher, à celui qui bâille.* Réponſe en effet ſi juſte, ſi chrétienne & ſi admirable, qu'un de ces ſiers critiques qui ont leurs entrées au paradis, n'a pu ſ'empêcher de ſ'écrier : “ Diable !

74 JOURNAL HELVÉTIQUE:

L'auteur a dû rester au moins huit jours à trouver cette réplique!

Et le journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, approbation & privilège, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la critique! On me couperait le cou, que je ne saurais m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot, de bas comique?*

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'affurer ce journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la pièce d'aucun des calembourgs, jeux de mots, &c. qui lui eussent nuï le premier jour, l'auteur a fait rentrer dans les actes restés au théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte au porte-feuille. Tel un charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée* ? Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en était pas l'auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, &c. On trouve!...

Que voulait-il donc qu'elle fût ? Quoi ? Qu'au lieu de se prêter aux vœux d'un jeune amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin ? Le noble établissement qu'il lui destinait là ! Et parce qu'on n'est pas de l'avis de monsieur, on a *tous les défauts d'une fille mal élevée* !

En vérité, si le journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les dames Espagnoles.

Eh ! qui fait si son excellence madame la comtesse Almayiva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec approbation & privilège ?

L'imprudent journaliste a-t-il au moins

réfléchi que son excellence ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la gazette d'Espagne, ou la gazette elle-même, & que dans la carrière qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagemens pour les femmes de qualité? Qu'est-ce que cela me fait à moi? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle!

Il est tems de laisser cet adversaire; quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public.* Et quand cela serait! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrifier un cinquieme de son bien que de le voir aller tout entier au pillage?

Mais ne tombez pas, cher lecteur... (mon-sieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui ferait grand tort à votre jugement.

Ma piece, qui paraît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement & de fait en cinq, qui sont le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième & le cinquieme, à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer, & trop certain que ces mugissemens

sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pieces en cinq actes (comme la mienne), toutes très - bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auraient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le dieu des cabales est irrité , dis-je aux comédiens , avec force ;

Enfans ! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors , faisant la part au diable & déchirant mon manuscrit : Dieu des siffleurs , moucheurs , cracheurs , touffeurs & perturbateurs , m'écriai-je , il te faut du sang ! Bois mon quatrieme acte , & que ta fureur s'apaise !

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisait pâlir & broncher les acteurs , s'affaiblir , s'éloigner , s'anéantir ; l'applaudissement lui succéder , & des bas-fonds du parterre un *bravo* général s'élever en circulant jusqu'aux hauts bancs du paradis.

De cet exposé , monsieur , il suit que ma piece est restée en cinq actes , qui sont le premier , le deuxieme , le troisieme au théâtre , le quatrieme au diable , & le cinquieme avec les trois premiers. Tel auteur même vous soutiendra que ce quatrieme

acte, qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la pièce, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde ; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac & les modernes ; & d'avoir mis ainsi l'honneur de la règle à couvert.

Par le second arrangement, le diable a son affaire ; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquième roue ; le public est content, je le suis aussi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'est-il pas ? Ah, pourquoi ! C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des drames hasardés depuis un siècle au théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens, à moi-même, sans signatures, & vulgairement appelées anonymes. On juge, à l'apprêt du style, que leurs auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti

qu'une mauvaise pièce n'est point une mauvaise action, & que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connaisseurs ont remarqué que j'étais tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages français par un plaisant de Séville à Séville; tandis que la vraisemblance exigeait qu'il s'égayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison: j'y avais même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avais d'abord résolu d'écrire & de faire jouer la pièce en langage espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris: raison qui m'a déterminé à l'écrire en français; en sorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaieté; mais sans pouvoir parvenir à dérider le journal de Bouillon.

Un autre amateur, saisissant l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. -- Ressembler, monsieur! Je soutiens que ma pièce est, *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. -- Et comment cela? -- C'est qu'on ne s'était pas encore avisé de ma pièce. L'amateur resta court; & l'on en rit d'autant

plus, que celui-là qui me reprochoit, *on ne s'avise jamais de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une dame incommodée, un monsieur grave, en habit noir, coëffure bouffante & canne à corbin, lequel touchait légèrement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avais lancés contre les médecins. Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je serais désolé qu'un badinage...

--- On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connaissez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvait être. En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. -- Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? -- A merveille, docteur, dit la dame. Le monstre qu'il est ! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous ! Faisons cause commune.

A ce mot de *docteur*, je commençai à soupçonner qu'elle parlait à son médecin. Il est vrai, madame & monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tiennent moins à conséquence.

Eh ! qui pourrait nuire à deux corps puissans , dont l'empire embrasse l'univers & se partage le monde ? Malgré les envieux , les belles y régneront toujours par le plaisir , & les médecins par la douleur : & la brillante fanté nous ramene à l'amour , comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne fais si , dans la balance des avantages , la faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux médecins ; mais plus souvent encore , les médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux belles.

En plaisantant donc , il faudrait peut-être avoir égard à la différence des ressentimens , & songer que , si les belles se vengent en se séparant de nous , ce n'est là qu'un mal négatif ; au lieu que les médecins se vengent en s'en emparant , ce qui devient très-positif.

Que , quand ces derniers nous tiennent , ils font de nous tout ce qu'ils veulent ; au lieu que les belles , toutes belles qu'elles sont , n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires ; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin , que l'un de ces empires ne semble

établi que pour assurer la durée de l'autre ; puisque , plus la verte jeunesse est livrée à l'amour , plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste , ayant fait contre moi cause commune , il était juste , madame & monsieur , que je vous offrissè en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que , faisant profession d'adorer les belles & de redouter les médecins , c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'est jamais sans trembler , que je plaisante un peu la faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard , mesdames , & mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que , dans un instant d'humeur où mon dépit contre une belle allait s'épancher trop librement sur toutes les autres , on m'a vu m'arrêter tout court au vingt-cinquième couplet , & , par le plus prompt repentir , faire ainsi dans le vingt-sixième amende honorable aux belles irritées :

Sexe charmant , si je décele
 Votre cœur en proie au desir ,
 Souvent à l'amour infidèle ,
 Mais toujours fidèle au plaisir ;
 D'un badinage , ô mes déesses !
 Ne cherchez point à vous venger :

Tel glofe , hélas ! fur vos faiblesses ,
 Qui brûle de les partager.

Quant à vous , monsieur le docteur , on fait assez que Moliere . . .

--- Au désespoir , dit-il en se levant , de ne pouvoir profiter plus long-tems de vos lumieres : mais l'humanité qui gémit , ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa , ma foi , la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne fais pas , dit la belle malade en riant , si je vous pardonne ; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas.

--- Le nôtre , madame ? Il ne fera jamais le mien. --- Eh , pourquoi ? --- Je ne fais ; je craindrais qu'il ne fût pas au-dessous de son état , puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude , assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infailible ; tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites , en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances , il remplit dignement & sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit , il calcule plus de rapports , & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incer-

tain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : " De quatre - vingt fluxions de poitrine que j'ai traitées cet automne , un seul malade a péri dans mes mains „ ; mon docteur répond en souriant : " Pour moi , j'ai prêté mes secours à plus de cent cet hiver ; hélas ! je n'en ai pu sauver qu'un seul. „ Tel est mon aimable médecin. — Je le connais. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie , qu'une bégueule n'obtiendrait mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeler mon amende honorable au beau sexe , je devais lui chanter le couplet de la bégueule ; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma poésie ,
 Au hasard j'assemble des traits :
 J'en fais , peintre de fantaisie ,
 Des tableaux , jamais des portraits.
 La femme d'esprit , qui s'en moque ,
 Sourit finement à l'auteur :
 Pour l'imprudente qui s'en choque ,
 Sa colere est son délateur.

--A propos de chanfon , dit la dame ! Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre piece aux François! moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra comique ? Ce fut , dit-on , votre premiere idée. La piece est d'un genre à comporter de la musique.

--- Je ne fais si elle est propre à la supporter , ou si je m'étais trompé d'abord en le fupposant : mais fans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis , celle-ci , madame , répond à tout.

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chanfonniere , pour en attendre un véritable intérêt , ou de la gaité franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre , quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler ; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature , & sur-tout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises & des rondeaux dans un drame ? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt , & dénote un vuide insupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance & même sans infidélité , souvent , aux pieces qui m'attachent le plus , je me surprends à pousser de l'épaule , à dire

tout bas avec humeur : Eh ! va donc musique ! pourquoi toujours répéter ? N'es-tu pas assez lente ? Au lieu de narrer vivement , tu rabaches ! au lieu de peindre la passion , tu t'accroches aux mots ! Le poete se tue à ferrer l'événement , & toi tu le délaies ! Que lui sert de rendre son style énergique & pressé , si tu l'enfoules sous d'inutiles fredons ? Avec ta stérile abondance , reste , reste aux chansons pour toute nourriture , jusqu'à ce que tu connaisses le langage sublime & tumultueux des passions.

En effet , si la déclamation est déjà un abus de la narration au théâtre , le chant , qui est un abus de la déclamation , n'est donc , comme on voit , que l'abus de l'abus. Ajoutez y la répétition des phrases , & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant , l'intérêt marche à sens contraire ; l'action s'allanguit ; quelque chose me manque ; je deviens distrait ; l'ennui me gagne ; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrais , il m'arrive souvent de trouver que je voudrais la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation , en général beaucoup moins avancé que la musique , mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement , la danse élevée est déjà le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Au-

berval engager un pas de caractère. Il ne danse pas encore ; mais d'aussi loin qu'il paraît, son port libre & dégagé fait déjà lever la tête aux spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisir. Il est parti..... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence ? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre , & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures , il étonne , il surprend par l'immobilité de son aplomb. Et soudain , comme s'il regrettait le tems du repos , il part comme un trait , vole au fond du théâtre , & revient , en pirouettant , avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer , rigaudonner , se répéter , se radoter ; il ne se répète point , lui ; tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple & puissant , il peint les mouvemens violens dont son ame est agitée : il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif ; & , comme s'il se lassait bientôt de vous plaire , il se relève avec dédain , se dérobe à l'œil qui le suit , & la passion la plus fougueuse semble

alors naître & fortir de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colère si bouillante & si vraie, qu'il m'arrache à mon siège & me fait froncer le sourcil. Mais, reprenant soudain le geste & l'accent d'une volupté paisible, il erre nonchalamment, avec une grace, une mollesse, & des mouvemens si délicats, qu'il enlève autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs! chantez comme il danse, & nous aurons, au lieu d'opéra, des mélodrames! Mais j'entends mon éternel censeur (je ne fais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon) qui me dit: Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent supérieur, & non la danse en général. C'est dans la marche ordinaire qu'il faut saisir un art, pour le comparer, & non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons-nous pas. . . .

--- Je l'arrête à mon tour. Eh quoi, si je veux peindre un coursier & me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre & vieux, gémissant au timon du fiacre, ou trotinant sous le plâtrier qui siffle? Je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & soufflant le feu par les nazeaux, bondissant de désir & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électrise, & dont le brusque hen-

nissement réjouit l'homme & fait tressaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art , c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir mes modeles ; tous les efforts du génie Mais je m'éloigne trop de mon sujet , revenons au Barbier de Séville . . . ou plutôt , monsieur , n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberais dans le défaut reproché trop justement à nos Français , de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires , & de grandes dissertations sur les petites. Je suis , &c. L'AUTEUR.

II. *Épître au sommeil.* Par M. LEMIERRE.

SOMMEIL , divinité chérie ,
 Qui sur ton aile rembrunie ,
 Nous portes les songes légers ,
 Tu suspens dans l'ame assoupie
 Les autres rêves mensongers
 Qui nous occupent dans la vie.
 Viens , accours , verse tes pavots
 Sur ma paupiere appesantie :
 Mes sens ont besoin de repos.
 La nuit regne , tout est tranquille ;

Tu n'entendras dans mon hameau ,
Que le murmure d'un ruisseau ,
Qui coule autour de mon asyle.
D'auprès de moi rien ne t'exile :
Pourquoi fuirais-tu mon rideau ?
Fuis cet ambitieux qui brigue
Quelque place ou quelque brevet ;
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne sonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'insomnie
Ce lâche Zoïle tombé
Dans le marasme de l'envie ,
Et cet avare au teint plombé ,
Que son inquiète manie ,
Sur des monceaux d'or tient courbé.
Mais moi , moi qui te sollicite
Après un innocent travail ,
Qui sur ma porte où je t'invite ,
N'ai point pour toi d'épouvantail ;
J'ai quelques droits à ta visite.
Je sens que l'air se rafraîchit ;
La nuit va replier ses voiles ;
Déjà pâlifient les étoiles ,
Devant l'aube qui les blanchit.
Dieu charmant , quels lieux te retiennent ?

Quels soins t'occupent loin de moi ?
 Quoi , des heures qui t'appartiennent
 Vont-elles s'écouler sans toi ?

Me suis-je trompé ? le coq chante ;
 Il recommence , je l'entends ;
 Le jour va poindre , & je l'attends !

Quoi , ma priere est impuissante ,
 Et j'ai jeté ma plainte aux vents !
 Je t'invoquais , fils des ténèbres ;
 Toi , dieu ! j'ai profané ce nom ;
 Reste avec tes vapeurs funebres ,
 Sur la rive de l'Achéron.

La foule effrayante des ombres ,
 Les vampires , les spectres volans ,
 Tous les fantômes des bords sombres ,
 Voilà ta cour , & tes suivans.

A des épouses meurtrieres
 Tu livras les fils d'Egyptus ,
 Et de l'incorruptible Argus
 Tu fermas les deux cents paupieres.
 L'habitant des murs de Paris ,
 En des tems de trouble & de schisme ,
 Dans ton lâche sein fut surpris
 Par la dague du fanatisme.

Fuis , te dis-je , fuis loin de moi ;

Tu ne fais qu'abrégger la vie ,
 Et je puis reposer fans toi.
 Le méchant feul craint l'infornie :
 Il entend trop diftinctement ,
 Dans la nuit & dans le filence ,
 Cette voix de la confcience ,
 Qui l'agite même en dormant :
 Mais le mortel irréprochable ,
 S'il veille feul , lorsque tout dort ,
 Goûte la paix inaltérable
 D'un cœur à l'abri du remord ;
 Et cette tranquillité pure ,
 Écartant les fombres ennuis ,
 Rafraichit fon fang à mefure ,
 Dans la marche lente des nuits ,
 Mais quelle douce rêverie ,
 Par fes charmes affoupiffans ,
 Brouille ma penfée obfcurcie ,
 Et laiffe défailir mes fens ?
 Quel baume lentement circule ,
 Et s'infinue dans tout mon corps ?
 A peine ma voix articule ,
 Mon œil fe ferme je m'endors.



III. *Le RUBAN. Idylle. Par M. LEONARD.*

LUCETTE, MIRTI L.

LUCETTE, *à part.*

Le voilà, le perfide, . . . Ah, que je suis émue !

MIRTI L, *à part.*

L'infidelle soupire . . . & je soupire aussi !

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue ;

Je ne m'attendais pas à te trouver ici :

Mais je vais m'en aller, pour éviter ta vue.

Une autre fois je chercherai

Mon ruban qui s'est égaré. !

MIRTI L.

Ah, cruelle ! es-tu donc fâchée

D'être encore une fois condamnée à me voir ?

LUCETTE *cherchant son ruban.*

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée :

Pour te le rendre, ingrat, j'aurais voulu l'avoir ;

C'est un don qu'autrefois m'avait fait ta tendresse ;

J'en ornais mes cheveux ; je le portais pour toi....

Quand tu le trouveras, pour gage de ta foi,

Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTI L *suivant. Lucette qui va çà & là le corps penché.*

Mon ruban ne te plaisait pas :

Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère.
Ceux de Lamon, sans doute, ont pour vous plus
d'appas.

Je suis pauvre ; il est riche . . . il a droit de vous
plaire :

(*S'arrêtant devant elle , & croisant les bras.*)

Hélas ! si tu m'aimais , quel serait mon destin !

Nul mortel ne m'eût fait envie ;

Et voilà que dans le chagrin

Je vais finir ma triste vie !

L'éclat d'un jour pur & serein

Pour mes yeux n'aura plus de charmes ;

Je gémirai dès le matin ;

Et le soleil à son déclin ,

Me retrouvera dans les larmes.

(*Se promenant d'un air accablé.*)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur :

Ici , sur mes genoux , reposait la cruelle ;

Ici , mes plus beaux jours s'écoulaient auprès d'elle ;

Ici , par cent baisers , ô comble de l'horreur !

L'ingrate m'assurait d'une amour éternelle . . .

(*S'approchant de Lusette & la regardant.*)

Je t'entends soupirer ! tu pleures , infidelle ! . . .

Et tu ne pleures pas de me percer le cœur !

L U C E T T E.

Va ! c'est toi qui n'es qu'un trompeur ;
Laisse-moi... va trouver cette amante nouvelle ,
Que peut séduire aussi ton langage imposteur....
Hélas ! à me tromper tu n'avais point de gloire ;

J'avais tant de plaisir à croire
Que de mes sentimens tu faisais ton bonheur !

M I R T I L *se jetant aux pieds de Lucette.*
Quoi , tu peux te livrer à d'indignes alarmes !
J'en jure par tes mains que je couvre de larmes ,
C'est toi seule que j'aime.

L U C E T T E.

Osés-tu l'affurer ?

Tu m'aimes !... Pleure , ingrat , après m'avoir
trahie. . . .

Tu m'aimes , toi qui fais le tourment de ma vie !
Que tu vas me désespérer !

(*En sanglottant.*)

Je ne pourrai survivre à cette perfidie :
Je sens que j'en mourrai... Quand je ne serai plus.
Tu pleureras alors ta malheureuse amie ,
Et tes pleurs seront superflus.

M I R T I L *se levant avec vivacité.*

Qui , moi . . . moi , je suis infidelle !
Non , je ne le suis pas... C'est Lucette, c'est elle ;

76 JOURNAL HELVETIQUE.

Lamon a su lui plaire ; oui , parjure , c'est toi.
Ne l'épouses-tu pas , au mépris de ta foi ?

LUCETTE.

Moi , j'épouse Lamon ! Qui te l'a dit ?

MIRTI L.

Lui-même.

LUCETTE *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah , je respire ! Il nous trompait.

Ce méchant que je hais , & qui veut que je l'aime ,
De nous brouiller , sans doute , avait fait le projet.

Si tu savais ce qu'il difait !

Hier j'étais assise auprès de ma chaumière :

Je t'attendais , Mirtil , & tu n'arrivais pas ;

Quelques larmes déjà coulaient de ma paupière ;

Le cruel vint à moi Pauvre Lucette , hélas !

Sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergère ? . . .

MIRTI L.

Ah , Lucette !

LUCETTE.

A ces mots , je tombai dans ses bras ,

Et des ruisseaux de pleurs inondaient mon visage.

Le trompeur ajouta : « Venge-toi d'un volage ;

» Lucette , épouse-moi ; tes jours seront heureux :

» J'ai de l'or , des troupeaux , & de vastes cam-
pagnes ;

„ Tu jouiras d'un fort au-deffus de tes vœux ,
 „ Et tu feras envie à toutes tes compagnes „
 Je répondis : “ Lamon , tu peux garder ton or ;
 „ Mirtil m'aimait , & fa tendresse
 „ Était pour Lúcette un trésor :
 „ Mirtil ne m'aime plus... j'ai perdu ma richesse ;
 „ Mais quoique le perfide ait trahi fa promesse ,
 „ Je sens bien que je l'aime encor „
 O Dieu ! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle !
 Je difais en pleurant : je veux aller revoir
 Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidele ,
 Et j'y mourrai de défefpoir.
 Je fuis venue ici , livrée à mes alarmes ;
 J'ai fenti mon cœur battre , alors que je t'ai vu ;
 Je cherchais un ruban qui n'était point perdu :
 Mais je voulais cacher le fujet de mes larmes.

IV. *Theleme & Macare.* Par M. DE
V O L T A I R E.

THELEME est vive ; elle est brillante :
 Mais elle est bien impatiente ;
 Son œil est toujours ébloui ,
 Et fon cœur toujours la tourmente.
 Elle aimait un gros réjou
 D'une humeur bien différente ;

Sur son visage épanoui ,
 Est la sérénité touchante ;
 Il écarte à la fois l'ennui
 Et la vivacité bruyante.
 Rien n'est plus doux que son sommeil ;
 Rien n'est plus beau que son réveil ;
 Le long du jour il vous enchante.
 Macare est le nom qu'il portait.
 Sa maîtresse inconsiderée
 Par trop de soins le tourmentait :
 Elle voulait être adorée ;
 En reproches elle éclata :
 Macare , en riant , la quitta ,
 Et la laissa désespérée.
 Elle courut étourdiment
 Chercher de contrée en contrée
 Son infidèle & cher amant ,
 N'en pouvant vivre séparée.
 Elle va d'abord à la cour.
 Auriez-vous vu mon cher amour ?
 Tous les railleurs de ce séjour
 Sourirent à ce nom bizarre.
 Comment ce Macare est-il fait ?
 Où l'avez vous perdu , ma bonne ?
 Faites-nous un peu son portrait.

Ce Macare qui m'abandonne ,
 Dit-elle , est un homme parfait ,
 Qui n'a jamais haï personne ,
 Qui de personne n'est haï ,
 Qui de bon sens toujours raisonne ,
 Et qui n'eut jamais de souci ;
 A tout le monde il a su plaire.
 On lui dit : ce n'est pas ici
 Que vous trouverez votre affaire ,
 Et les gens de ce caractère
 Ne vont pas dans ce pays-ci.

Theleme marcha vers la ville.
 D'abord elle trouve un couvent ,
 Et pense , dans ce lieu tranquille ,
 Rencontrer son tranquille amant.
 Le sous-prieur lui dit : madame ,
 Nous avons long-tems attendu
 Ce bel objet de votre flame ,
 Et nous ne l'avons jamais vu :
 Mais nous avons en récompense
 Des vigiles , du tems perdu ,
 Et la discorde , & l'abstinence.
 Lors un petit moine tondu
 Dit à la dame vagabonde :
 Cessez de courir à la ronde

Après votre amant échappé :
 Car , si l'on ne m'a point trompé ,
 Ce bon-homme est dans l'autre monde.

A ce discours impertinent ,
 Theleme se mit en colere :
 Apprenez , dit-elle , mon frere ,
 Que celui qui fait mon tourment ,
 Est né pour moi , quoi qu'on en dise ;
 Il habite certainement

Le monde où le destin m'a mise ,
 Et je suis son seul élément ;
 Si l'on vous fait dire autrement ,
 On vous fait dire une sottise.

La belle courut de ce pas
 Chercher , au milieu du fracas ,
 Celui qu'elle croyait volage ;
 Il fera peut-être à Paris ,
 Dit-elle , avec les beaux esprits
 Qui l'ont peint si doux & si sage.
 L'un d'eux lui dit : Or notre avis
 Vous pourriez vous tromper peut-être ;
 Macare n'est qu'en nos écrits :
 Nous l'avons peint sans le connaître.

Elle aborda près du palais ,
 Ferma les yeux , & passa vite ;

Mon

Mon amant ne sera jamais
 Dans cet abominable gîte :
 Au moins la cour a des attraits ;
 Macare aurait pu s'y méprendre :
 Mais les noirs suivans de Thémis
 Sont les éternels ennemis
 De l'objet qui me rend si tendre.

Theleme , au temple de Rameau ,
 Chez Melpomene , chez Thalie ,
 Au premier spectacle nouveau ,
 Croit trouver l'amant qui l'oublie ;
 Elle est priée à ces repas
 Où président les délicats ,
 Nommés la bonne compagnie.
 Des gens d'un agréable accueit
 Y semblent , au premier coup-d'œil ,
 De Macare être la copie :
 Mais plusieurs étaient occupés
 Du soin flatteur de le paraitre ,
 Et plus à ses yeux détrompés ,
 Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Theleme au désespoir ,
 Lasse de chercher sans rien voir ,
 Dans sa retraite alla se rendre.
 Le premier objet qu'elle vit ,

Fut Macare auprès de son lit ,
 Qui l'attendait pour la surprendre.
 Vivez avec moi désormais ,
 Dit-il , dans une douce paix ,
 Sans trop chercher , sans trop prétendre ;
 Et si vous voulez posséder
 Ma tendresse avec ma personne ,
 Gardez de jamais demander
 Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
 Connaitront Macare & Theleme , (*)
 Et vous diront , sous cet emblème ,
 A quoi nous sommes destinés.
 Macare , c'est toi qu'on desire ;
 On t'aime , on te perd , & je croi
 Que je t'ai rencontré chez moi :
 Mais je me garde de le dire.
 Quand on se vante de t'avoir ,
 On en est privé par l'envie ;
 Pour te garder , il faut favoir
 Se cacher & cacher sa vie.

(*) Macare est le bonheur ; & Theleme , le desir ou la volonté.



V. *Le Négociant philosophe. Par l'auteur
du Paysan philosophe. Suite. (*)*

ARISTE était un bon pere, qui n'avait rien plus à cœur que le bonheur de ses enfans. C'était peu pour lui d'avoir découvert en général quelle vocation il pourrait choisir pour chacun d'eux, ensuite de leurs divers caracteres. Il se crut obligé d'examiner mûrement la nature de tous ces genres de vie. Quelle probabilité d'y trouver sûrement une honnête subsistance? Ses enfans auraient-ils les moyens d'acquérir les connaissances nécessaires pour les exercer avec plaisir & avec zele? Quelle influence cette vocation pourrait-elle avoir sur leur façon de penser? Une lueur de fortune ne corromprait-elle point leurs mœurs, & ne serait-elle point enfin la cause de leur infortune? C'était pour lui une vérité éternelle, que la vertu seule peut rendre l'homme solidement heureux. Enfin il devait examiner comment chaque état peut contribuer au bien public. Cet amour de la patrie, qui doit être gravé dans tous les cœurs, ne serait-il point affaibli par certaines vocations brillantes?

C'est d'après ces principes qu'Ariste con-

(*) Voyez Journal de septembre, pag. 85 & suivantes.

fidéra soigneusement le négoce. Attentif à toutes les révolutions des maisons de commerce, il examina avec plus de soin leurs circonstances, pour découvrir les causes des changemens qu'elles pouvaient effuyer. Recherchant la compagnie des négocians les plus éclairés, il s'entretint avec eux de ce qui concerne leur vocation. Il employa toute sa pénétration à tirer d'eux, par des questions habilement proposées, une idée distincte de l'ensemble de leurs affaires, pour démêler la liaison des causes & des effets. Il osa leur proposer des objections; il se permit des reproches piquans sur la dureté apparente de leurs principes, sur cette minutieuse exactitude qui semble nécessaire au négociant, & qui présente au premier coup-d'œil quelque chose de bas. Il tâcha de juger par leurs réponses, si la chaîne de leurs opérations rendait cette conduite nécessaire, ou si elle ne procédait point de quelques principes méprisables. Pour décider si le commerce influence réellement sur le bonheur d'un pays, il compara l'état des nations commerçantes avec celui des peuples qui sont privés de cet avantage; il opposa la situation actuelle de sa patrie, avec celle où elle était dans les siècles précédens. Par-là il se mit à même de résoudre les questions & les difficultés qui s'élevaient dans son esprit.

Il voulut décider d'abord si son fils trouverait dans le commerce un état sûr & honorable. Il voyait plusieurs de ses concitoyens qui avec un très-mince patrimoine, quelques-uns même sans fortune, avaient acquis des richesses considérables. D'autres, sans augmenter beaucoup leurs revenus, avaient vécu honorablement. D'un autre côté, combien d'infortunés qui y avaient trouvé leur ruine ! combien qui non seulement perdaient leur propre fortune, mais encore celle des autres qui leur était confiée ! combien de maisons florissantes écrasées, d'héritages opulens dissipés ! De tout cela il était aisé de conclure qu'il n'est pas difficile de gagner beaucoup dans le commerce, mais qu'il l'est tout aussi peu de perdre ce qu'on a acquis, & de se ruiner sans ressource. Par conséquent l'état d'un négociant ne repose sur aucun fondement solide, & il dépend d'une foule de hasards. Quelquefois c'est la fertilité des récoltes, c'est l'influence des saisons sur les matières premières qui doivent fournir les premiers élémens du commerce. Une gelée du printemps peut causer un grand dommage à la récolte des soies en Italie, rendre la soie crue plus rare, & par conséquent plus chère. Une révolution dans le Bengale, dans l'isle de Java, &c. influe sur le commerce des épiceries ; une épidémie parmi les nègres qui

cultivent le sucre & le café, change la quantité & le prix de ces denrées; une maladie parmi les troupeaux en Saxe fait hauffer le prix des laines, &c. Les matieres encore brutes peuvent souffrir des avaries, ou même se perdre dans le transport. Une tempête, des mers infestées de pirates, ou troublées par des guerres; des transports arrêtés à cause de quelque différend entre les princes, ou pour quelques maladies, doivent faire varier le prix des marchandises, & troubler la sûreté du commerce. S'il s'agit de faire travailler dans le pays certaines denrées, le succès dépend du plus ou moins d'ouvriers, du nombre des fabricans, de l'espece de fabriques auxquelles on s'applique le plus. C'est ainsi que, dans sa patrie, Ariste vit la fabrique des laines effacée par celle des cotons; & celle du fleuret presque entièrement ruinée. On a adopté pour principe, que le gain est plus considérable & plus sûr à mesure qu'il se trouve un plus grand nombre d'ouvriers pour exécuter une certaine quantité d'ouvrage. Le débit des marchandises dépend pour le moins autant de causes accidentelles. Les souverains ne manquent jamais de défendre l'importation des marchandises dont ils veulent établir chez eux quelques fabriques. Ces défenses, qui gênent le commerce, ont causé la ruine de plus d'un honnête négociant. L'ap-

pauvriſſement des pays où l'on avait établi une branche de commerce , oblige quelquefois les habitans à ſe retrancher ; & cette variation vient ſouvent de la cherté des vivres , des malheurs d'une guerre , de la tyrannie de quelques ſouverains voluptueux & injuſtes , ou des exactions de leurs principaux officiers. Une guerre allumée en Pologne par la ſuperſtition , l'envie & l'ambition , a fait ſouffrir à l'Europe entière une diſette trop ſenſible de vivres & d'argent. Si le laboureur n'a point d'argent , il ne paie pas le colporteur ; celui-ci fait attendre le marchand , qui retarde à ſon tour les remiſes ſur lesquelles comptait le fabricant. Il ne peut plus payer les matieres premières qu'il tirait du cultivateur.

Une autre cauſe qui doit influer ſur le commerce , ce ſont les circonſtances morales des acheteurs. S'ils ne ſavent pas conduire leurs affaires , s'ils ſe permettent quelque fraude , s'ils dépenſent plus qu'ils ne gagnent , ils ne paieront pas ce qu'ils achètent ; & le marchand , au lieu du bénéfice qu'il eſpérait , trouvera une perte inévitable. Tout cela convainc Arifte , que ces bénéfices ſi attrayans du commerce ſont incertains , dépendans d'une infinité de cauſes phyſiques & morales , ſur lesquelles notre volonté ne peut rien.

Ariste fut arrêté par cette découverte. Il fut prêt à détester la pensée d'exposer un enfant chéri dans une vocation très-incertaine, où il pouvait être balotté par l'aveugle fortune. Ses terreurs augmentèrent par les fréquentes banqueroutes qu'on annonçait dans ce tems-là. Il était profondément occupé de cette affaire, lorsqu'il rencontra dans une promenade son ami Polidor, un des plus habiles négocians de sa patrie. Ils s'embrassèrent. Vous me paraissez bien sérieux, mon ami, dit Polidor; j'espère qu'il ne vous est survenu aucune affaire fâcheuse; en tout cas, tout ce qui dépend de moi est à votre service.

Ariste. Vous êtes bien bon, mon cher ami. Mais l'inquiétude qui me presse, ne peut être adoucie par votre offre généreuse. Au contraire, votre bonté pour moi la rend plus accablante.

Polidor. Que voulez-vous dire? Comment se peut-il que mon amitié augmente vos chagrins? Souvent vous m'avez assuré que vous m'aimiez; je me suis flatté de posséder votre confiance.

Ariste. Vous pouvez y compter, mon cher Polidor. Je vous chéris tendrement, & mon amitié ne peut vous envisager sans une vive inquiétude, lorsque je songe aux fâcheuses nouvelles qu'on reçoit des banqueroutes qui surviennent de toutes parts. Ciel! disais-je

en moi-même, que l'état d'un commerçant est mal assuré! Qui fait si dans ce moment la fortune que mon ami doit à son travail n'est pas sourdement consumée par le malheur, la mauvaise foi, ou l'ignorance de quelqu'un de ses correspondans! Quel revers, si cet ami digne de toute mon estime, allait être ruiné sans retour!

Pour qui me prenez - vous, Ariste, interrompit Polidor en rougissant jusqu'au blanc des yeux? Votre amitié s'exprime d'une manière bien outrageante. . . .

Dieu fait, reprit Ariste confus, que je ne pensais à rien moins qu'à vous faire outrage. Mon cœur saigne pour vous, en considérant les dangers que vous courez dans cette crise; & j'avoue que je ne vois pas comment mon amitié pourrait vous blesser. Je suis très-affligé, si, sans le savoir, j'ai pu me rendre coupable de cette faute.

Pardon, Ariste: accoutumé à admirer dans toutes les occasions la supériorité de vos lumières, je ne pensais pas que vous devez parler du commerce comme quelqu'un qui ne le connaît pas. Aucun négociant, s'il entend son métier ne peut se ruiner, à moins qu'il ne manque d'activité pour vaquer comme il faut à ses affaires.

Ariste. Voilà ce que je ne puis concevoir. Le négociant le plus habile & en même tems

le plus actif, commandera-t-il aux vents & aux élémens de livrer les marchandises de son commerce dans la mesure qui lui convient ? Dispose-t-il des cœurs des souverains & de leurs ministres, pour les empêcher de troubler le commerce par des guerres, des exactions, des défenses ? Est-il possible qu'il connaisse toutes les circonstances de ses correspondans ? Son sort ne dépend-il pas autant de l'habileté & de l'application de ceux avec qui il a affaire, que de la sienne propre ? . . .

Polidor. Dans tout cela, ma fortune dépend beaucoup de moi-même. L'influence des élémens, les décisions des princes n'agissent pas d'une manière si prompte, qu'un négociant attentif n'en soit avisé à tems par sa correspondance. Il est rare qu'un homme appliqué ignore les circonstances de ceux avec qui il négocie. La ruine d'une maison vient rarement tout d'un coup. Sa fortune se mine peu à peu ; on la voit chanceler avant qu'elle s'écroule. Quelque changement dans la manière de commercer & de payer, des délais extraordinaires, un style différent mettent le négociant attentif sur les voies ; il s'informe, il redouble ses soins, & il met des bornes à sa confiance.

Ariste. Cependant on voit les plus habiles négocians être trompés par la mauvaise foi ;

& mon ami ne prétendra pas être seul excepté de la regle générale.

Polidor. Sans doute que , avec toute la prudence possible , on peut être trompé quelquefois. C'est pour cela qu'on partage sa fortune ; on ne confie pas tout à une même personne ; on calette de façon que les profits soient suffisans pour pouvoir supporter une perte imprévue.

Ariste. Je conçois votre raisonnement. Je vois que la prudence & l'activité peuvent diminuer les hasards. Mais souvent une foule d'accidens se réunissent , le commerce se trouve dans une telle confusion , que le plus sage ne fait plus comment s'en tirer.

Polidor. Même dans ce cas-là , il reste encore des ressources. Il faut dans les bons tems mettre quelque chose de côté ; on ne risque jamais tout son bien dans le commerce ; on en met une partie dans des banques bien sûres , on la place sur des fonds de terres. Par-là on se met à couvert des dangers. Quoi ! toutes les choses humaines ne dépendent-elles pas de ce que vous appelez le hasard ? A combien de chances n'est pas exposée votre fortune , entre les mains du paysan cultivateur , placée sur des biens-fonds , ou dans les coffres de quelques monarques ? N'êtes-vous pas exposé , tout comme le négociant , à l'inconstance des saisons , à la puissance des

souverains , à la mauvaise foi & à l'ignorance de ceux à qui vous confiez votre bien ? Si dans mon état les risques sont plus grands , j'ai aussi plus de moyens de réparer le dommage. La Providence a compensé l'un par l'autre. Un négociant , n'est pas autant troublé par une perte que peut l'être l'homme qui vit de ses rentes.

Ariste. Vous me tranquillisez , mon cher ami. Je vois que j'ai jugé trop à la légère. J'entrevois maintenant les vues d'une sage Providence , au milieu de ces apparentes variations. Elle veut exciter l'homme à déployer toutes les forces de son ame , afin de les exercer. Plus elles sont occupées , & plus elles se perfectionnent.

Polidor. Ajoutez qu'elle a voulu apprendre à l'homme , que ses succès ne dépendent pas uniquement de son travail , mais qu'ils sont le fruit de la bénédiction divine. Aussi je mettrai toujours la piété au rang des vertus d'un bon négociant.

Cette conversation tranquillisa Ariste sur la sûreté qu'un négociant peut trouver dans son état. Il avait des inquiétudes d'une espèce différente. Il doutait que son fils eût les talents nécessaires pour réussir dans une vocation d'une si vaste étendue. Il lui connaissait un bon jugement , une grande assiduité au travail ; il savait qu'on peut exécuter par-là des

choses incroyables : mais il découvrait un immense océan d'affaires & de connaissances nécessaires à un bon négociant : connaissance des matières premières, connaissance des procédés de la fabrication, connaissance des modes & du goût dominant, mille fois plus inconstant, plus variable que Prothée; connaissance des routes, des obstacles qui arrêtent les transports, des droits mis sur chaque espèce de marchandises, des frais dont elles sont chargées; connaissance des monnaies, de leur différente valeur dans les diverses places de commerce; connaissance habituelle de l'arithmétique, & très-particulièrement des changes. Ajoutez la connaissance des hommes avec qui on doit commercer; la connaissance des domestiques dont on a besoin, des ouvriers qu'on fait travailler, des commis qu'on emploie, chacun suivant leur destination particulière, & les fonctions qu'ils doivent remplir, sans en excepter la plus petite. Plus il y pensait, plus il trouvait grande & composée la machine qu'un négociant fait mouvoir. Il en vint au point de ne pouvoir plus comprendre comment les facultés d'un homme, quelque étendues qu'elles pussent être, peuvent embrasser tous les objets. Appellant à son secours l'expérience, il vit des personnes de talens très-médiocres conduire heureuse-

ment leur commerce. Il découvrit, il est vrai, dans plusieurs maisons, des commis enveloppés dans l'obscurité de leur place, mais qui après un examen plus attentif, montraient beaucoup de génie ; en sorte qu'il crut pouvoir conclure en général qu'il n'y a aucune grande maison de commerce qui ne doive ses succès à l'esprit juste & aux vues saines de ceux qui la dirigent ; mais cet esprit & ces vues ne sont pas toujours dans la tête du maître, on les trouve quelquefois dans celle de ses commis. Il observa même des personnes d'un entendement très-borné, qui faisaient de très-bonnes affaires. Comment se peut-il, disait-il en lui-même, qu'une entreprise si compliquée, si difficile en soi, devienne si aisée dans la pratique ? Il en découvrit enfin la raison. Toutes les connaissances du négociant sont devenues un art. Les principes qu'un effort de génie a dû démêler dans un chaos d'idées individuelles, sont autant de maximes générales. Il ne s'agit plus d'inventer ; tout est dans une pleine évidence : il ne s'agit que de s'instruire & de pratiquer comme il faut. La manière de tenir les livres, d'arranger la correspondance, de transporter les marchandises, d'échanger l'argent d'une place dans une autre, les précautions à prendre à ces divers égards, sont les mêmes dans tous les comptoirs. Tout

cela est aussi aisé à apprendre qu'une langue étrangère ; il ne faut que de l'attention , de la patience & de l'exercice ; & il en est ainsi pour toutes les autres parties de cet art. Il n'y a point de métier , quelque peu considérable qu'on le suppose , qui puisse être inventé par le plus grand génie , au même degré de perfection avec laquelle un apprentif l'exerce à la fin de son apprentissage. On peut dire même , que dans les arts mécaniques , un génie profond est plus nuisible qu'utile. Tandis qu'il cherche toujours quelque nouvelle découverte , il n'est plus disposé à s'arrêter à de petits objets ; & la moindre négligence dans les détails , nuit à la perfection du tout , qui naît de l'harmonie des plus petites parties , & de l'exactitude avec laquelle elles sont travaillées.

Ariste comprit qu'il ne s'était pas trompé , en jugeant que Cléante était plus propre au commerce , parce qu'il avait un bon jugement , une réflexion lente & beaucoup de patience dans le travail. Il admira dans cette variété de talens & de dons , les sages dispensations de la Providence , qui a voulu perfectionner la nature humaine. Ce que les grands génies ont inventé avec peine , devient une maxime , un principe commun , dont les plus simples peuvent faire usage. Ce même principe sert à d'autres génies

comme d'un nouvel alphabet, pour trouver d'autres vérités plus difficiles & plus importantes. Celles-ci deviennent des axiomes féconds, & ainsi à l'infini.

Le génie d'un bon négociant n'a plus rien à faire que de connaître comme il faut le genre de commerce qu'il a choisi, & de perfectionner les idées reçues; ce travail se réduit à peu de chose: tout le reste est trouvé, il n'a qu'à en faire l'application.

Mais il n'en est que plus indispensable qu'un jeune homme emploie le tems de son apprentissage; c'est alors qu'il doit acquérir l'habitude de faire par lui-même toutes les diverses occupations qui se rencontrent dans un commerce, depuis la plus simple à la plus composée. Celui-là est heureux qui se trouve placé dans une maison où il a des exemples d'exactitude & d'amour du travail, & où il est sévèrement tenu à se livrer à toute sorte de travaux. Après avoir appris toutes les branches de son commerce, il demeure le maître de ses commis, il assigne à chacun la place qui lui convient, il peut examiner de ses propres yeux s'il remplit comme il faut les fonctions dont il est chargé. S'il manque de ces connaissances, il est dépendant de ses commis, la fortune de sa maison est exposée au hasard.

Cette réflexion consola Ariste, qui s'affligeait

geait de ne pouvoir point former lui-même son fils à l'état auquel il était destiné. Les parens, presque toujours trop tendres, ne sont point propres à former leurs enfans, par une sévérité nécessaire, aux vertus de leur état. Il serait impraticable de les assujettir à quelque commis intelligent ; le fils de la maison prétendrait n'obéir à personne. Voilà ce qui fait qu'on voit dans les anciennes maisons, les affaires se traiter plus négligemment d'une génération à l'autre. Peu à peu le fondement se mine, jusqu'à ce qu'enfin l'édifice s'écroule soudain. Ariste, tranquille à cet égard, vit qu'il ne lui restait qu'à trouver une place où son fils pût développer ses talens, & les mettre en usage.

(*La suite au Journal prochain.*)

VI. *Lettre aux éditeurs.*

*Couvet, dans le Val-de-Travers,
le 4 novembre 1775.*

MESSIEURS, nous venons de jouir d'un spectacle aussi nouveau qu'intéressant. Une société qui s'est formée ici, sans autre motif que celui de l'amusement, a représenté la tragédie de Zaïre avec le plus grand succès, & de manière à faire couler les larmes de tous les spectateurs. M. Barthold, citoyen de Geneve, qui a eu des liaisons avec le fameux

Ofresne, & qui a appris de lui l'art de la déclamation, a joué le rôle d'Orosmane avec beaucoup de dignité, & toutes les passions violentes qui le caractérisent. Mlle Duval a aussi très-bien rendu celui de Zaïre. Tous les acteurs sans exception, ont mérité les plus grands applaudissemens, au point que plusieurs personnes accoutumées aux spectacles de Paris, ont été tres-contentes de celui-ci. La petite piece était le Tableau parlant, de M. Aufeume, dans laquelle M. Barthold a joué le rôle de Cassandre, & a fait voir qu'il savait réussir dans le comique comme dans le tragique. Les personnes chargées des autres rôles s'en sont aussi tres-bien acquittées. J'ai cru, monsieur, que vous recevriez avec indulgence ce détail, qui prouve combien les arts & les connaissances reçoivent chaque jour d'accroissement. Peut-être que M. de Voltaire apprendra avec quelque satisfaction, que la tragédie de Zaïre a été représentée avec tant d'applaudissement dans un village, & qu'elle a fait couler des larmes sur les bords de la Reuse, comme elle fait depuis si long tems sur ceux de la Seine & de la Tamise. J'ai l'honneur d'être, &c.

Aux acteurs & actrices qui ont représenté à Couvet la tragédie de Zaïre, suivie du Tableau parlant.

DANS son jeu, sa noble attitude,

Barthold me retrace le Kain ;
Et la belle Duval débute
Comme la celebre Goffin.

Nérestan si fier & si brave ,
Lusignan pere malheureux,
Fatine cette belle esclave ,
Et Chatillon si généreux !

Corasmin ce valeureux Scithe. . .
Actrices & acteurs charmans !
Rien n'égale votre mérite
Et celui du Tableau parlant.

VII. *Dialogue imité de Lucien.*

CARON , MERCURE , MINOS , PLUSIEURS
OMBRES.

Caron. Ah , Mercure , que tu viens bien à propos ! Délivre-moi , je t'en prie , de cette foule d'ombres , dont je ne puis me défendre , & qui voudraient à grands cris rentrer dans ma barque , pour repasser le Stix & retourner sur la terre.

Mercur. Allons , allons , retirez-vous & suivez-moi. Qui a jamais oui dire qu'on retournât là-haut , quand on y a fini sa course , & qu'on est descendu dans ces lieux ?

Toutes les ombres. Ah , Mercure , écoutez-nous ; nous vous en conjurons. Comment

voulez-vous que nous puissions nous faire à ce triste séjour, où nous ne trouvons ni perruquier pour ajuster nos têtes, ni miroir, ni blanc, ni rouge, ni toilettes, ni rubans, ni blondes; en un mot, rien de tout ce dont nous avons accoutumé de nous parer?

Merçure. Marchez, marchez, & venez au tribunal de Minos. Il saura bien vous imposer silence, & vous faire ravalier vos sottises plaintes & vos impertinens murmures.

Toutes les ombres. Ah, charmant fils de Maya, ayez pitié!...

Merçure. Bon, bon! vous croyez peut-être me séduire par des cajoleries pareilles à celles qu'on vous prodiguait là-haut. Marchez, vous dis-je, ou je mettrai à vos trousses les furies, qui sauront bien se faire obéir.

Toutes les ombres. Hui, hui, hui.

Minos. Quelle foule de pleureuses m'amènes-tu là, Merçure, & pourquoi sont-elles si défolées?

Merçure. Ce sont des ombres de filles, idolâtres de leur corps, & qui voudraient retourner là-haut, parce, disent-elles, qu'elles ne trouvent ici-bas ni perruquier pour les ajuster, ni toilettes, ni miroir, ni blanc, ni rouge, ni rubans; en un mot, rien de tout ce dont elles se paraient sans cesse pour plaire aux hommes, & pour les séduire.

Minos. Oh, oh! il faudra bien qu'elles s'en passent.

Les ombres. Grand Minos, ayez, nous vous en conjurons, ayez la bonté de nous écouter, & daignez...

Minos. Taisez-vous, & m'écoutez vous-mêmes. Voilà ce que c'est que de se rendre d'imbécilles esclaves de choses que la mort ravit pour jamais aux pauvres mortels, pour se consumer ensuite de regrets de s'en voir privé. Voilà ce que c'est que d'idolâtrer ainsi un corps de terre & de poudre, comme si tôt ou tard on ne devait pas en être dépouillé. Si vous aviez cherché à plaire aux jeunes hommes pour les engager à vous épouser, il fallait le faire par de la sagesse, de la modestie, de la pudeur, & toutes sortes de vertus. Voilà la véritable parure, qui sûrement vous aurait réussi, & non tous ces misérables & faux ajustemens, par où vous vous efforciez de leur en imposer, & de couvrir ainsi, peut-être, vos défauts corporels, par mille vains ornemens postiches, qui ne leur manifestaient que d'autant mieux combien vous étiez destituées de tout vrai mérite, & qui sans doute, malgré toutes leurs polissonneries, les pénétraient d'un secret & profond mépris pour vous. Prenez votre parti. Dans ces bas lieux, il n'est plus question de mariages ni de galanteries. D'ailleurs c'est ici le séjour du vrai, & non de tout ce qui n'est que faux, illusion & tromperie. Laissez-vous

donc guérir de toutes vos folies , & acquiescez de bon cœur à vous en voir privées ; sinon vous me réduirez à en user avec vous , comme envers toutes les ombres rebelles & qui ne veulent pas se soumettre en silence & de bonne grace à se voir privées de ce qui a fait l'objet de leurs passions insensées , l'avarice , l'orgueil , l'ambition , la volupté ; c'est qu'alors je les corrige par leur faire effuyer tous leurs contraires. Au lieu donc de blanc & de rouge , je vous ferai noircir de la fumée & de la suie du tartare ; & au lieu de rubans & de tout cet attirail dont vous orniez ou plutôt défiguriez vos têtes , je vous ferai coiffer des plus puantes herbes du Stix.

Les ombres. Hui , hui , hui , hui . . .

Minos. Allons , allons , point tant de bruit. Mercure , fais-les retirer ; & si elles ne se calment & ne se soumettent pas , tu viendras me le dire , & nous saurons bien les ranger.

VIII. *Logogryphe.*

DANS mes six pieds , à la nature humaine
 J'offre l'objet de sa constante haine.
 Mon chef ôté , que trouve-t-elle en moi ?
 Fantômes vains enfantés par l'effroi ,
 Fermes appuis d'un pouvoir tyrannique ,
 Qui , fruits amers d'un cerveau fanatique ,

Sont par leur nombre , ainsi que leur emploi ,
 De déraison la preuve sans réplique.
 Mais le venin , dit un adage antique ,
 Est à la queue. Ainsi donc à l'instant ,
 Coupe la mienne. O prodige étonnant !
 De la raison je suis la source unique ,
 L'espoir du bon , la terreur du méchant ,
 Et de tous deux le bienfaiteur pourtant.
 Pourfuis , lecteur ; & sans que rien t'arrête ,
 Remets ma queue , & supprime ma tête.
 Hé bien , tu vois l'instrument précieux
 Qui dans un point renfermant la nature ,
 Sait mesurer & la terre & les cieux ,
 Et donne à tout sa teinte & sa figure.
 En est-ce assez ? Es-tu content ? Mais non.
 Acheve donc De moi fais un pronom.
 Mais quoi , lecteur , ce changement t'arrête ?
 Pour l'opérer , retranche encor ma tête.

IX. *Lettre d'un curé de campagne , à mes-*
seurs de l'académie française.

MESSIEURS , il y a quelques jours qu'étant
 allé visiter l'école de mon village , j'y trou-
 vai quelques-uns des enfans tout éplorés.
 Je leur demandai le sujet de leurs larmes.

Ils me dirent que leur maître les avait rudement grondés, & qu'il leur avait même tirés les oreilles, de ce qu'ils n'avaient pas lu certains mots qui commençaient par un *ph* comme s'ils eussent commencé par un *f*. Ils me nommerent entr'autres le mot *physionomie*. Le maître qui était présent, me dit qu'il s'étudiait à en user avec ses écoliers avec toute la douceur possible, mais qu'il les avait déjà si souvent repris là-dessus, qu'à la fin ils épuisaient sa patience; & qu'à la vérité cette manière d'orthographe lui paraissait à lui-même si bizarre, qu'il ne comprenait pas pourquoi l'on s'obstinait à la conserver. Eh, M. le curé, s'écrierent aussi-tôt ces enfans, puisque notre maître trouve lui-même que nous n'avons pas tant tort, ayez la bonté de nous faire donner des livres qui soient écrits d'une manière plus raisonnable; nous ne nous attirons déjà que trop souvent de justes châtimens par notre faute, sans qu'il faille que nous soyons exposés à en recevoir pour des choses qui ne le méritent pas. Mes chers enfans, leur répondis-je, cela ne dépend pas de moi; je voudrais bien. . . Eh, me dirent-ils aussi-tôt en m'interrompant, n'êtes-vous donc pas le maître d'ordonner tout ce qui convient le mieux dans notre village? Non, mes enfans, leur dis-je: ce qui regarde notre langue & notre orthographe dépend absolument d'une assemblée respectable de plu-

sieurs grands messieurs qui sont à Paris, & qui décident souverainement de ces sortes de choses. Eh bien, M. le curé, me dirent-ils, ayez la bonté de leur écrire qu'ils corrigent ce *ph* dans les livres, & qu'ils se contentent d'un *f*, comme on nous fait lire, afin que cela nous épargne des châtimens qu'il nous semble ne pas mériter. Je le leur promis; & je m'acquitte, messieurs, d'autant plus volontiers de ma promesse, que je trouve moi-même cette maniere d'orthographe tout-à-fait ridicule. Pardonnez-moi, messieurs, si je m'énonce avec tant de liberté. Quel embropillage ne doit-ce pas être pour de pauvres enfans, & même pour toute personne étrangeré qui apprend le français, de vouloir qu'un *p* suivi d'un *h* se prononce comme si c'était un *f*? Je fais bien qu'on allegue pour raison l'étimologie grecque; mais notre *f* ne répond-il pas parfaitement au *phi* des grecs, & n'a-t-il pas la même valeur dans la lecture? D'ailleurs suit-on donc toujours cette misérable raison de l'étimologie? Sur ce pied-là il faudrait donc, par exemple; écrire le mot *cacophonie* avec deux *k*, *kakophonie*; & cependant, messieurs, ce n'est pas ainsi qu'on le lit dans votre dictionnaire. Mais sur-tout il faudrait écrire le mot *ange* avec un double *g*, *agge*, puisqu'il vient du grec *aggelos*, & dire aux enfans qu'en grec, quand il y a ainsi deux *g*, le premier doit se

prononcer comme un *n* : ce qui assurément ne serait pas plus étrange que de dire qu'un *ph* doit se prononcer comme si c'était un *f*. Vous m'alléguerez peut-être, messieurs, l'embarras que ce changement du *ph* en *f* causerait dans les dictionnaires. Mais vous-mêmes, messieurs, me fournissez la réponse à cette difficulté. Il n'y aurait qu'à faire à l'égard de tous les mots qui commencent par *ph*, comme vous l'avez fait au mot *phlegme*, & à quelques autres, où vous avez mis *phlegme*, voyez *flegme*. Souverains arbitres que vous êtes de la langue française & de son orthographe, vous donnerez aussi-tôt la loi à tous nos écrivains & à toutes nos écoles; en sorte qu'au bout de quelque tems, & dans des éditions subséquentes, ces sortes de renvois ne seront même plus nécessaires.

Ne sera-ce point, messieurs, manquer au respect que je dois à votre illustre compagnie, de m'acquitter en entier de la commission que m'ont donnée ces enfans? Au cas, m'ont-ils dit, que ces grands messieurs de Paris veuillent bien nous accorder ce que nous désirons, priez-les de nous faire un petit couplet de chanson, relatif à cette proscription du vilain *ph*, que nous ne manquons pas de chanter dans nos jeux, & de transmettre ainsi de génération en génération, comme un monument éternel de notre reconnaissance. J'ai l'honneur d'être, &c.

X. *In-promptu à une dame déguisée en Turc
à un bal. Par M. DE VOLTAIRE.*

Sous cette barbe qui vous cache ,
 Beau Turc , vous me rendez jaloux ;
 Si vous ôtiez votre moustache ,
 Roxane le ferait de vous.

XI. *La vraie philosophie. Par M. DORAT.*

AMIS , point trop d'impatience :
 Le jour n'implorons point la nuit ;
 Cette ardeur de la jouissance
 Est souvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine ,
 Votre chaleur a tout hâté :
 Rien ne mûrit dans votre été ,
 Et l'hiver vous crèez famine.

N'ai-je point épuisé les fleurs
 Dont au printems on se couronne ?
 C'est pour trouver encor meilleurs
 Les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaisir :
 Mais lorsque ma recherche est vaine ,
 Je fais jouir de mon desir ,
 Quelquefois même de ma peine.



QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. La Porte a reçu quelques détails sur les faits qui ont précédé la mort du cheick Daher. Ce vieux guerrier, qui à l'âge de 90 ans jouissait d'une santé très-vigoureuse, informé que le capitain pacha assiégeait la ville d'Acce par terre & par mer, était accouru avec ses troupes pour tâcher de la sauver. Mais voyant les forces & les avantages de ses ennemis, & apprenant que l'une des portes avait été forcée, il prit le parti de s'échapper par une autre. Son cheval ayant été tué, & lui-même blessé dangereusement, ceux qui le poursuivaient, l'atteignirent, lui couperent la tête, & la porterent au capitain pacha, qui l'envoya aussitôt par un de ses officiers dans cette capitale, où elle a été exposée pendant deux jours à la vue du public. Ses biens ont été confisqués au profit de la Porte, & les pays

qu'il gouvernait en souverain , sont rentrés sous la domination du grand-seigneur.

Suivant quelques avis de la Crimée , le frere de Saib.Guerai se prépare à faire une invasion dans cette presqu'isle pour venger l'affront fait au kan déposé , & il sera soutenu par un corps de troupes russes. - On assure que la Porte ne prendra point parti dans la guerre intestine dont ce pays-là paraît menacé , & que le prince de Repnin , ambassadeur de l'impératrice de Russie , exige que les députés de la Crimée , qui résident dans cette capitale de la part du kan nouvellement élu , en sortent avant qu'il y fasse son entrée publique. Les vaisseaux russes qui passent de l'Archipel dans la mer Noire , transportent des prisonniers de cette nation rachetés de l'esclavage , ou des familles grecques de la Morée & des isles voisines , qui vont s'établir en Russie pour y jouir d'un sort plus doux , & du libre exercice de leur religion.

On est incertain & même inquiet sur le sort de la ville de Bassora , & même sur celui de Bagdad. La Porte a donné des ordres précis à quinze pachas d'Asie , de rassembler des troupes & de marcher au secours de cette dernière place. L'aga des janissaires a reçu une somme considérable pour engager les spahis qui se trouvent

dans la capitale , à marcher de ce côté - là. Comme les Perfans s'opiniâtrent au ſiege de Baſſora , que les vivres y deviennent rares , & que les Anglais ſur l'appui deſquels on comptait , ont ordre du général de Bombay de conclure la paix avec la régence de Perſe , on a lieu de craindre que cette ville , quoique vaillamment défendue , ne ſoit enfin obligée de ſe rendre. Il paraît même que l'ambaffadeur de la Porte , envoyé pour travailler au rétabliffement de la paix entre les deux états , ne pourra obtenir audience du régent , qu'après la fin de ce ſiege.

R U S S I E.

Mofcou. L'impératrice , le grand - duc & toute la cour ont aſſiſté en grand deuil , ſuivant l'usage , au ſervice qui ſe célèbre annuellement dans tout l'empire pour ceux qui ſont morts pour la défenſe de l'état. Cette auguſte ſouveraine , après une guerre au-dehors ſi glorieuſement terminée , deſirant de procurer à ſes ſujets la paix la plus ſolide dans l'intérieur , vient de publier une ordonnance qui accorde une pleine liberté à toutes les religions & aux différentes ſectes que l'on tolere depuis long-tems dans l'empire ; n'exigeant de ceux qui les profeſſent , qu'une charité & un ſupport réciproques. Il leur eſt ſimplement défendu de chercher à faire des profélytes. Les ma-

hométans pourront, de même que les autres, vivre tranquilles sous sa domination.

Quelqu'avantageuses qu'eussent pu devenir pour le commerce des Russes sur la Caspienne, les propositions faites par des princes Persans & dont on a parlé, le gouvernement, après avoir consulté les divers colleges, a résolu de les rejeter, afin de ne pas donner, dans les circonstances présentes, lieu à une guerre avec la Perse. L'ambassadeur Turc & sa nombreuse suite continuent de s'avancer lentement vers cette capitale. Dès le moment où il a eu passé les frontieres, il a été défrayé par la cour sur le pied de 2000 roubles par jour, indépendamment du loyer des trois maisons qu'il occupera pendant son séjour ici.

S U E D E.

Stockholm. Le roi s'est rendu à Carlescron, y a visité les ateliers & les chantiers de construction, & a tenu plusieurs conseils sur les affaires de la marine.

Le propriétaire d'une mine dans la Warmie, a proposé de creuser à ses frais un canal de communication entre le lac de Led, dans la partie septentrionale de la Dahlie & le lac Vener, & S. M. lui en a accordé l'octroi, avec la permission de lever un droit pour le passage des bâtimens qui navigeront sur ce canal.

La grossesse de la duchesse de Sudermanie feta déclarée dès que toute la cour se trouvera réunie dans cette capitale.

Le roi , après avoir défendu la distillation de l'eau-de-vie de grains dans ses états , a résolu de prendre cette fabrication pour le compte de la couronne , & de s'instruire pleinement de cette partie de ses finances. S. M. a établi dans cette vue une direction chargée de travailler à un plan général relatif au même objet , lequel devra être soumis à son examen.

Le gouvernement vient de décider que désormais le conseil de l'amirauté sera transféré de Carlescron où il a siégé jusqu'ici , dans cette capitale , & qu'on ne laissera dans ce port de mer qu'un chef d'escadre & quelques employés.

D A N N E M A R C.

Coppenbague. Un navire parti d'ici au commencement de l'année pour aller à la découverte d'un port sur la côte méridionale du Groënland , est de retour après en avoir découvert un à 60 degrés 40 minutes de latitude septentrionale. Les habitans de ce lieu-là vivent à la maniere des sauvages , leurs mœurs sont douces & innocentes , ils échangent les productions du pays & le fruit de leur pêche contre du tabac , des perles fausses & d'autres bagatelles. Ils se nourris-
sent

sent de chiens de mer, de poissons & d'oiseaux. Lors de l'arrivéé du vaisseau dans ce port, les Américains occidentaux qui s'y rendent ordinairement au printems, avaient acheté tout ce qui se trouvait alors dans les magasins; enforte que l'équipage n'a pu se procurer que 28 barriques de lard, 300 peaux de chiens de mer & 200 peaux de renards.

Le gouvernement, à la réquisition de la cour britannique, vient de défendre par une seconde déclaration, à tous vaisseaux & sujets Danois de transporter ou fournir des munitions de guerre d'aucune espece aux colonies américaines.

P O L O G N E.

Varsovie. Le départ des troupes russes, annoncé tant de fois, n'est rien moins que prochain, s'il est vrai que leur présence soit encore nécessaire pour arrêter la fermentation qui regne dans quelques provinces, & prévenir celle qui pourrait avoir lieu pendant la tenue de la diete extraordinaire qu'on parle de convoquer au commencement de l'année prochaine. Il ne paraît pas même que le conseil permanent puisse se dispenser d'une telle convocation pour remédier aux altérations que le prince Poninski a apportées à divers actes importans émanés de la diete précédente, & qui viennent d'être constatées par la protestation que le sieur

H.

Puchata , greffier du grod de Varsovie , vient de rendre publiques ; le crédit imposant de ce prince , grand - maréchal de la diete , l'ayant empêché de le faire jusqu'ici.

Le conseil permanent a été informé que le comte Vincent Potocki a vendu aux Autrichiens la ville de Brodi qui lui appartenait , & l'on craint qu'il n'en résulte quelques difficultés entre cette cour impériale & la république. La première a d'ailleurs défendu de donner à qui que ce soit dans toute l'étendue des provinces de la Pologne dont elle s'est emparée , les titres de Palatin , de Staroste , & autres qui pourraient rappeler à ses nouveaux sujets le souvenir de leur ancien état. Il paraît que le gouvernement actuel prend en divers lieux des mesures pour ôter des mains des juifs le commerce , qu'ils exerçaient presque seuls dans la Pologne. On leur a donné ordre de sortir incessamment de cette capitale , sous peine de confiscation de leurs marchandises. Ils ont obéi ; mais ils ont trouvé moyen de s'établir dans le voisinage sur un terrain appartenant à quelques grands-seigneurs , dont ils ont acheté la protection.

On a tout lieu de craindre que les nouveaux impôts ne produisent qu'une somme bien inférieure à celle que l'on espérait d'en tirer , d'autant plus que divers grands du royaume

y prennent part. Celui sur les boissons a été affirmé au prince Sulkowski & à l'évêque de Cujavie, qui sans doute ne perdront pas dans cette affaire de finance. D'ailleurs la perception est difficile en divers lieux, & cet objet seul demande une nouvelle diète générale.

La république paraît décidée à s'intéresser au sort de la ville de Dantzic. Le conseil permanent a fait remettre aux ministres d'Autriche, de Russie, d'Angleterre & de Danemarck, des notes séparées, & un mémoire contenant les motifs qui l'ont déterminé à prendre ce parti-là.

Le prince Adam Czatoriski, grand-général de Podolie, de retour de son voyage en Russie, a obtenu de l'impératrice la liberté de 200 confédérés qui étaient encore prisonniers en diverses provinces de l'empire; il les a de plus nourris & défrayés le long de la route.

Comme les cataractes du Niéper apportent un obstacle insurmontable à la libre navigation sur ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer Noire, la cour de Russie s'occupe des moyens d'y remédier, au moyen d'un canal que l'on creuserait depuis Kiov jusqu'à Braclaw, & qui joindrait le Niéper au Bog, ce qui donnerait un nouveau prix à la liberté qu'elle a obtenue de commercer sur cette mer.

A L L E M A G N E.

Vienne. Quoique l'ordonnance concernant les payfans de la Bohême, les affujettiffe encore à un certain nombre de corvées au profit de leurs feigneurs, elle ne laiffe pas que d'adoucir confidérablement le triftte fort qu'ils éprouvaient, & on peut l'envisager comme un acheminement au retour de leur liberté, qu'ils ne fauraient recouvrer tout d'un coup. La commiffion qui doit parcourir la Bohême pour mettre cette ordonnance en exécution, eft chargée en même tems de marquer le logement des troupes dans les villes pour le foulagement des habitans de la campagne. L'impératrice-reine a diminué d'un million les impôts annuels mis fur ce royaume; mais elle a augmenté les droits fur les brasseries appartenant à des feigneurs. La cour fait folliciter à la Porte la libre navigation fur la mer Noire pour les navires portant pavillon autrichien. Il n'est queftion, pour l'obtenir, que de lui faire comprendre combien la concurrence avec les Rufles pourrait devenir défavantageufe aux fujets de l'empire ottoman.

Le grand-vicaire, fuffragant de l'archevêché de cette capitale, a fait notifier aux couvens de religieufes, qu'en vertu d'un nouveau réglemant fait pour les écoles publiques, chacune de ces maifons fera défor-

mais obligée de recevoir gratuitement deux jeunes filles, pour les instruire avec les pensionnaires qu'on y élève. Il vient encore de paraître une ordonnance importante, qui restreint aux seules églises le droit d'asyle & d'immunité dans tous les états héréditaires, & qui de plus prive entièrement de ce droit tous ceux qui ont commis des crimes contraires à la tranquillité ou à la sûreté publique, lesquels y sont exactement dénommés.

Altona. Les bâtimens de transport qui ont à bord les cinq bataillons hannovriens, ont enfin quitté l'Elbe. On leve actuellement dans l'électorat de Hanovre un régiment de 2000 hommes, destiné à passer en Amérique, où il servira sous le nom de Royal-Américain. Il serait assez remarquable que les colonies, composées en partie d'Allemands d'origine, cherchassent aussi de leur côté, comme on le dit, à faire des recrues dans l'empire, en promettant un établissement avantageux à quiconque voudra servir sous leurs drapeaux.

Berlin. Le roi a nommé M. Gandi, président de la chambre de Magdebourg, pour remplacer feu M. Massow dans le poste de ministre privé, actuel, dirigeant d'état & de guerre, au directoire suprême des finances, des guerres & des domaines. S. M.

s'étant fait rendre compte des dettes contractées par la noblesse de Silésie pendant la dernière guerre, & qui se montent à une somme très-considérable, a donné ordre à son trésorier de les acquitter à différentes époques. Elle a aussi assigné une somme de 1500000 écus aux Polonais ses nouveaux sujets, pour bâtir 200 villages dans une partie de la Pologne déserte jusqu'à présent.

I T A L I E.

Rome. A l'issue d'une assemblée tenue par la congrégation chargée des affaires des jésuites, les deux assistans de cet ordre, l'un pour l'Espagne & l'autre pour le Portugal, lesquels étaient depuis long-tems détenus au château Saint-Ange, ont été mis en liberté, sous l'obligation de garder le secret sur tout ce qui s'est passé de relatif aux affaires de la société; & le pape considérant l'âge avancé de ces deux religieux, leur a assigné à chacun une pension de 180 écus.

On vient de recevoir une relation de la manière dont l'ordre des jésuites a été supprimé à la Chine par les soins de l'évêque de Macao, chargé des ordres du saint-siège en qualité de commissaire apostolique. Le bref de suppression a été lu, publié, affiché & notifié aux jésuites établis à Pékin, à Canton & autres villes de l'empire, avec ordre de s'y conformer, sous peine d'excommuni-

cation. Plusieurs de ces peres ont pris le parti d'obéir , & se sont embarqués sur divers bâtimens pour retourner en Europe. On ignore ce qui sera arrivé dans la Cochinchine, dont l'évêque est un jésuite allemand.

Malte. L'ancienne querelle entre la souveraineté de l'ordre & quelques ecclésiastiques de cette ville , au sujet de la chasse , vient de donner lieu à une rébellion fort extraordinaire. Une troupe de ces derniers avaiènt trouvé moyen de se rendre maîtres du château Saint-Elme , & d'y introduire plusieurs des conjurés , tandis que d'autres s'emparaient d'une tour située à l'autre extrémité de la ville. Mais par les sages mesures du grand - maître & le courage des chevaliers , les rebelles ont pris le parti de se soumettre , sous condition qu'ils auraient la vie sauve , ce qui leur a été accordé. Comme on n'avait rien promis aux quatre de leurs complices qui s'étaient emparés de la tour , & avaient menacé de mettre le feu au magasin à poudre , ils ont été pendus. Cependant le peuple demande la punition de tous les autres , & sur-tout de leur chef , que l'on soupçonne avoir eu des correspondances avec les régeuces barbaresques.

F R A N C E.

Fontainebleau. Le roi a nommé M. le

H iv

comte de Saint-Germain, lieutenant-général de ses armées, au poste de secrétaire d'état ayant le département de la guerre. Il a eu l'honneur d'être présenté & de prêter en cette qualité serment de fidélité entre les mains de sa majesté.

M. le maréchal duc de Broglie, gouverneur commandant en chef des trois évêchés, & M. de Calonne, intendant de la même province, ont été chargés par le roi de se rendre à Metz pour y rétablir le parlement, ce qui a été exécuté à la très-grande satisfaction des habitans de cette ville. Dans le même tems la cour souveraine de Nancy a été érigée en parlement. Celui de Pau sera incessamment remis sur l'ancien pied, par les soins de M. Le Noir, conseiller d'état, que S. M. a nommé à cet effet.

A N G L E T E R R E.

Londres. Il est arrivé dans cette capitale un courier chargé des dépêches du chevalier Harris, ministre britannique à la cour de Berlin. Il est question, à ce qu'on dit, de la réclamation que fait le roi de Prusse de ce qui lui est encore dû par le gouvernement du tems de l'administration du comte de Bute.

Les sieurs Richard Renn & Artur Laé, ayant remis au comte de Darmouth une très-humble pétition que le congrès géné-

ral les avait chargés de présenter au roi, ce ministre, en la recevant, les a assuré qu'il n'y serait point fait de réponse.

Il paraît un grand nombre d'écrits, les uns en faveur des colonies, & les autres pour justifier la conduite du ministère à leur égard. On répand aussi divers plans d'arrangemens qui, suivant leurs auteurs, concilieraient tous les intérêts. La nation anglaise & même la capitale sont très-partagées quant à cette importante querelle. Quelques villes de provinces approuvent dans des adresses présentées au roi, les mesures prises par le gouvernement contre les Américains, tandis que d'autres demandent avec instance que l'on mette fin à cette guerre injuste & ruineuse. Les esprits s'échauffent de plus en plus. Le congrès général a écrit aux peuples de l'Irlande une lettre pareille à celle qu'il avait adressée précédemment aux Anglais. M. Martin, gouverneur de la Caroline septentrionale, a été déclaré ennemi de la liberté & des droits de l'Amérique, & obligé de se retirer à bord d'une chaloupe de guerre, abandonnant le fort Johnson, auquel on a mis le feu. Le général Putnam, ayant assemblé l'armée américaine près de Cambridge, a déployé le drapeau qu'il a reçu du congrès général.

Parmi le grand nombre de faits publiés

au sujet de l'état actuel des affaires dans l'Amérique, voici ceux qui paraissent les mieux constatés & les plus intéressans. Le général Gage ayant détaché 600 hommes de son armée sur des bâtimens de transport, soutenus par deux vaisseaux de guerre, ces troupes se sont emparées de Newport, capitale de Rhode-Island, malgré la résistance des habitans : ce qui procurera à toute l'armée des quartiers d'hiver plus commodes. A compter du 10 septembre dernier, les ports de la Nouvelle - Yorck & des autres colonies unies, ont été fermés; & tout commerce a aussi cessé avec l'Angleterre, l'Irlande & les possessions anglaises en Amérique. Celles-ci éprouvent une grande disette de vivres depuis qu'elles ne peuvent plus en tirer du continent. La proximité des royalistes & des insurgens (c'est le nom que l'on donne aux troupes des colonies) occasionne différentes escarmouches. La défection est toujours considérable chez les premiers. Plusieurs nations sauvages paraissent se joindre aux colonies. On continue à lever des troupes pour le service de ces dernières, & le congrès général a repris ses délibérations avec la plus grande unanimité. Celui de la Nouvelle - Yorck s'est emparé d'une batterie de 21 pièces de canon, quoiqu'elle fût protégée par un vaisseau de guerre.

Des lettres de Quebec portent qu'un détachement des troupes royales a attaqué & défait près du fort Saint-Jean à Montreal, l'avant-garde du corps d'Américains qui s'avançait vers le Canada, & qui était composée de 300 hommes : ce qui n'a pas empêché le reste de pénétrer dans l'intérieur de la province, & même, à ce qu'on prétend, de s'emparer de la capitale.

L'ouverture du parlement d'Irlande se fit le 10 octobre par un discours du vice-roi. Les deux chambres délibérèrent ensuite sur l'adresse en réponse à présenter au roi ; & malgré les efforts du parti de l'opposition, elle fut rédigée dans des termes qui expriment la reconnaissance envers S. M. & l'approbation des mesures prises par le ministère pour faire rentrer les Américains dans l'obéissance.

Un événement qui a causé la plus grande sensation dans cette capitale, est la détention d'Etienne Sayre, l'un des shérifs de la ville, arrêté par ordre du lord Rochefort, secrétaire d'état, & accusé de haute trahison, en particulier d'avoir eu le dessein de se saisir de la personne du roi lorsque S. M. irait au parlement, de s'emparer de la tour & de renverser le gouvernement actuel. Le sieur Sayre ayant paru devant ce secrétaire d'état, fut ensuite conduit à la tour pour y

être gardé. Mais, comme il a prétendu que cet emprisonnement, fondé uniquement sur une accusation vague & destituée de toute vraisemblance, était irrégulier, on le présenta, en vertu d'une ordonnance de *habeas corpus*, au lord Mansfield, qui lui accorda son élargissement sous une caution de 1000 liv. sterling, & l'engagement de comparaître pour subir des interrogatoires lorsqu'il en serait requis. On conjecture que cet arrêt n'a eu pour motif qu'une correspondance illicite avec les colonies.

Le roi s'étant rendu le 26 octobre, avec les cérémonies ordinaires, à la chambre des pairs, & ayant mandé la chambre des communes, ouvrit la séance par un discours relatif principalement à la situation présente de l'Amérique Anglaise. Dès que S. M. se fut retirée, on lut dans la chambre des pairs une pétition du commun conseil de Londres, & une autre de la part des habitans de la nouvelle Ecosse, toutes deux contraires au système que suit le gouvernement. On présenta ensuite un projet d'adresse de remerciement au roi, pour approuver tout ce qu'a fait le ministère par rapport aux colonies. Ce projet, après avoir effuyé les plus fortes oppositions, & malgré la protestation de plusieurs seigneurs, fut adopté à la pluralité des suffrages. Les débats pour le même

objet ne furent pas moins vifs dans la chambre des communes. La séance devint également longue & orageuse. On proposa de faire quelques changemens au projet d'adresse présenté ; le parti de l'opposition s'étendit sans ménagement sur la conduite des ministres, qui réduisent l'Angleterre à l'affreuse alternative, ou de renoncer à toute domination sur l'Amérique, ou de poursuivre une guerre sanglante & horrible. Celui du ministère fit le tableau le plus affreux des procédés des colonies, qui n'avaient paru incliner à quelque conciliation que pour avoir le tems de se préparer à la révolte. Il assura que l'Angleterre avait assez de ressources pour écraser l'Amérique & en soumettre les habitans. Enfin on en vint aux suffrages ; & le projet d'adresse, conforme à tous égards aux vœux de la cour, fut pleinement adopté par une majorité nombreuse & frappante. Le 30 du même mois, on lut pour la première fois dans la chambre des communes un bill pour autoriser S. M. à mettre la milice sur pied ; & la seconde lecture en fut indiquée au lendemain, malgré l'opposition de quelques membres. Il fut aussi convenu d'accorder un subside au roi.

Manheim. Le 183^e tirage de la loterie électorale Palatine s'est exécuté le 9 novembre 1775 ; les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune , sont :

66. 59. 43. 44. 26.

F I N.

T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *Éphémérides salutaires ; ou recueil de tout ce que les différentes branches de l'art de guerir, &c.* 3
- II. *Elémens de la morale universelle, ou tableau des devoirs de l'homme, &c.* 15
- III. *Abrégé de l'art d'accoucher, &c.* 24

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Journal de lecture, &c.* 26
- II. *Oeuvres complètes de M. le comte DE BUFFON, &c.* 30
- III. *Séance de l'académie de Rouen.* 48

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Lettre modérée sur la chute & la critique du Barbier de Séville. Suite.* 49
- II. *Épître au sommeil. Par M. LEMIERRE.* 69
- III. *Le ruban, idylle.* 73
- IV. *Theleme & Macare. Par M. DE VOLTAIRE.* 77
- V. *Le Négociant philosophe. Par l'auteur du Paysan philosophe.* 83
- VI. *Lettre aux éditeurs.* 97
- VII. *Dialogue imité de Lucien.* 99
- VIII. *Logogryphe.* 102
- IX. *Lettre d'un curé, &c.* 103

- X. *In promptu.* Par M. DE VOLTAIRE. 107
 XI. *La vraie philosophie.* Par M. DORAT.
 ibid.

V. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	108
<i>Russie.</i>	110
<i>Suede.</i>	111
<i>Dannemarck.</i>	112
<i>Pologne.</i>	113
<i>Allemagne.</i>	116
<i>Italie.</i>	118
<i>France.</i>	119
<i>Angleterre.</i>	120

